

PER
0-54
CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada



Abonnement: Canada et Etats-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: Plateau 1131



VOLUME XIX — No 4

MONTRÉAL, NOVEMBRE 1938

Le numéro: 10 sous



— Pardon, monsieur, est-ce bien vous qui étiez mon hanap?
— Je suis le Roi de ce que vous, humains, appelez la Rivière d'or.

CONTE DE FÉES

Le Roi de la Rivière d'or

DANS une région écartée et montagneuse de la Suisse, s'abritait jadis une vallée d'une fertilité extraordinairement luxuriante. Elle était entourée de toutes parts de montagnes abruptes et rocheuses, découpées de pics toujours couverts de neige, et du flanc desquelles de nombreux torrents dévalaient perpétuellement en cascades. L'un d'eux se déversait face à l'ouest, sur la paroi d'un précipice si élevé, que lorsque le soleil n'éclairait plus rien et que tout, plus bas, n'était plus que ténèbres, ses rayons illuminaient encore la cascade, qui semblait alors une véritable pluie d'or liquide. Les gens du pays l'appelaient pour cette raison la Rivière d'or.

Chose étrange, aucun de ces cours d'eau ne se jetait dans la vallée elle-même. Tous descendaient sur l'autre versant des montagnes et s'enfuyaient en de sinueux détours à travers de vastes plaines et vers des cités populeuses. Cependant les nuages, toujours attirés par les cimes neigeuses, venaient régulièrement s'arrêter doucement au-dessus de cette cuvette, de sorte que par les temps de sécheresse et de chaleur, quand tout le pays était brûlé, il pleuvait toujours un peu dans la petite vallée; aussi ses récoltes étaient-elles si abondantes, l'herbe de ses prés si haute et ses pommes si rouges, son vin si généreux, son miel si doux, que quiconque les contemplait s'émerveillait, et l'on appelait habituellement ce lieu la Vallée des Trésors.

Cette petite vallée appartenait en totalité à trois frères appelés Schwartz, Hans et Gluck. Schwartz et Hans, les deux aînés, étaient fort laids, avec leurs sourcils épais et leurs petits yeux mornes, toujours à demi fermés, dans lesquels vos regards ne pouvaient pénétrer, mais qui semblaient toujours vous sonder jusqu'au fond de votre être.

Ils cultivaient pour vivre la Vallée des Trésors, et c'étaient d'excellents fermiers. Ils tuaient tout ce qui vivait aux dépens de leurs biens. Ils abattaient les merles parce qu'ils becquetaient les fruits, ils exterminaient les hérissons de crainte qu'ils ne bussent le lait de leurs vaches, ils empoisonnaient les grillons parce qu'ils se nourrissaient des miettes de la cuisine; ils écrasaient enfin les cigales qui chantaient tout l'été dans leurs tilleuls. Ils faisaient travailler leurs gens sans leur donner de gages, jusqu'au jour où ils refusaient d'en faire davantage, et alors ils se fâchaient avec eux et les mettaient à la porte sans les payer.

Il eût été fort étonnant qu'avec une pareille ferme et avec un tel système d'exploitation, ils ne fussent devenus très riches, et ils l'étaient en effet. Ils s'arrangeaient généralement pour conserver leur blé par devers eux jusqu'au moment où il atteignait un prix très élevé, et le vendaient alors à deux fois sa valeur. Quoique possédant des monceaux d'or dans leurs coffres, on n'entendit jamais dire qu'ils eussent jamais donné seulement un sou ou une croûte de pain par charité; ils étaient si avides et si impitoyables qu'ils avaient reçu de ceux à qui ils avaient affaire le surnom de "Frères Noirs".

Le cadet, Gluck, était aussi complètement opposé d'aspect et de caractère à ses aînés qu'on eût pu l'imaginer et le souhaiter. A peine âgé d'un peu plus de douze ans, blond, les yeux bleus, bienveillant pour tout être vivant. On conçoit qu'il ne s'entendait pas trop bien avec ses frères, ou plutôt qu'eux ne s'entendaient pas trop bien avec lui. On lui assignait habituellement la mission de confiance de tourner la broche, lorsqu'il y avait un rôti, ce qui n'était pas très fréquent; à part cela, il nettoyait les souliers, les planchers et parfois les assiettes, recevant à l'occasion ce qui pouvait rester dedans, à titre d'encouragement, et une saine distribution de coups bien appliqués, pour son éducation.

Les choses allaient ainsi depuis longtemps, lorsque survint un été très pluvieux et tout se mit à marcher mal dans la région d'alentour. A peine le foin venait-il d'être rentré qu'une crue emporta les meules; la grêle hacha les vignes; la rouille fit périr les blés: seule, la Vallée des Trésors restait à l'abri comme de coutume. De même qu'elle avait de la pluie lorsqu'il n'en tombait nulle part ailleurs, elle jouissait du soleil lorsqu'il ne brillait pas aux environs.

L'hiver approchait et il faisait déjà un froid très vif; un jour les deux aînés sortirent, en rappelant comme d'habitude au petit Gluck, qui restait pour surveiller le rôti, de ne laisser entrer personne et de ne rien donner. Gluck s'assit tout près de lâtre, car il pleuvait à torrents, et les murs de la cuisine n'étaient pas trop secs. Il tournait et tournait la broche sans relâche; et le rôti prenait une belle couleur doré.

"Quel malheur, se dit Gluck, que mes frères n'invitent jamais personne à dîner! Certaine-

ment, lorsqu'ils ont un beau rôti de mouton comme celui-ci, et que tout le monde n'a même pas un bout de pain sec à se mettre sous la dent, cela leur paraîtrait bon d'avoir quelqu'un à table avec eux."

Au moment même où il se disait cela, il entendit frapper deux fois à la porte, deux coups lourds et sourds, comme si le marteau eût été enveloppé et secoué plutôt par un coup de vent que par un heurt véritable.

"Ce doit être la bourrasque, pensa Gluck; personne ne s'aventurerait à frapper deux fois à notre porte."

Non, ce n'était pas le vent: le marteau résonna de nouveau très fort, et, chose particulièrement surprenante, il semblait que la personne qui avait frappé fût pressée et ne craignît pas de frapper. Gluck alla à la fenêtre, l'ouvrit et sortit la tête pour voir qui était là sous la pluie.

Il aperçut le petit homme le plus extraordinaire qu'il eût jamais contemplé: un très grand nez légèrement enluminé, des joues très rondes et très rouges, qui auraient pu faire croire qu'il venait de souffler sur un feu pendant quarante-huit heures; ses yeux pétillaient joyeusement à travers de longs cils soyeux, ses moustaches s'enroulaient deux fois en tire-bouchon de chaque côté de sa bouche, et ses cheveux, d'une curieuse nuance poivre et sel, lui tombaient bas sur les épaules. Haut d'environ un mètre trente, il portait un bonnet pointu presque aussi grand que lui, orné d'une plume noire de près d'un mètre.

Gluck fut si pétrifié par l'aspect bizarre du visiteur qu'il resta planté là sans mot dire jusqu'au moment où le petit vieillard se retourna pour jeter un coup d'oeil sur son long manteau. Ce faisant, il aperçut la petite tête blonde de Gluck qui passait par la fenêtre.

"Allons, fit le petit homme, est-ce là une manière de répondre quand on frappe? Je suis trempé, ouvre-moi."

C'est une justice à rendre au petit homme: il était vraiment trempé. Sa plume pendait jusque

sur ses mollets, comme la queue d'un petit chien fouetté, et dégouttait comme un parapluie; des extrémités de ses moustaches l'eau décollait dans les goussets de son gilet et en retombait comme de la roue d'un moulin.

"Je vous demande pardon, monsieur, je regrette beaucoup, mais je ne peux réellement pas.

— Qu'est-ce que tu ne peux pas? demanda le petit vieillard.

— Je ne peux pas ouvrir, monsieur, impossible; mes frères me battraient à mort, monsieur, si seulement j'en avais l'idée. Que désirez-vous, monsieur?

— Qu'est-ce que je désire? s'exclama le petit vieillard avec vivacité. Je veux me chauffer et me mettre à l'abri; et pendant ce temps voilà ce grand feu qui flamboie et craque et illumine les murs sans que personne en profite. Ouvre-moi la porte, allons; je demande seulement à me réchauffer."

Gluck avait tenu la tête si longtemps hors de la fenêtre qu'il commençait justement à trouver que le froid était vraiment fort désagréable; en se retournant il aperçut le beau feu bruisant et ronflant, d'où surgissaient de longues langues ardentes jusqu'en haut de l'âtre, comme s'il se poulérait au fumet du gigot qui cuisait: son coeur s'apitoya en pensant qu'il flambait pour rien.

"Il a l'air bien trempé, se dit-il; laissons-le entrer pour un quart d'heure seulement."

Allant à la porte, il l'ouvrit, et au moment où entra le petit homme, une rafale traversa toute la maison, faisant vaciller les vieilles cheminées.

"Tu es bon petit garçon, lui dit le petit vieillard. Ne t'occupe pas de tes frères. J'aurai affaire à eux.

— Je vous en prie, monsieur, n'en faites rien, s'écria Gluck. Je ne veux pas vous laisser rester jusqu'à ce qu'ils rentrent; ils me tueraient.

HON. ALBINY PAQUETTE
Ministre

MINISTÈRE DU SÉCRÉTARIAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

JEAN BRUCHÉE
Sous-Ministre

Les Écoles d'Arts et Métiers

Enseignement gratuit

Cours du Jour et du Soir

dans les principales villes de la province

COURS: Dessin industriel, Menuiserie, Électricité, Physique industrielle, Mathématiques, Ajustage, Dessin à main levée, Modelage, Architecture, Lettrage d'enseignes, Peinture, Solfège.

Pour renseignements s'adresser à

GABRIEL ROUSSEAU, Directeur, 59, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal, Tél.: BELair 2374

Abonnement: \$1 par année

"TECHNIQUE"

Revue de vulgarisation
scientifique

— Mon Dieu, fit le petit visiteur, j'en suis bien désolé. Alors combien de temps puis-je rester?

— Seulement jusqu'à ce que le gigot soit à point, monsieur, répondit Gluck, et il est déjà bien rissolé."

Sur ce, le petit vieillard entra dans la cuisine, s'assit sur la grille, logeant son bonnet pointu dans l'âtre, car il aurait cogné au plafond.

"Vous serez bien vite sec, "monsieur" remarqua Gluck, et il s'assit à son tour pour faire tourner le gigot. Mais le petit vieillard ne séchait pas, l'eau continuait à découler parmi les braises; le feu se mit à crépiter et à fuser: il s'assombrissait et ne chauffait plus guère. Quant au manteau, on n'avait jamais rien vu de pareil: de ses plis l'eau coulait en ruisseaux.

"Voulez-vous me permettre, monsieur", finit par dire Gluck, après avoir suivi longtemps des yeux les filets d'eau qui s'allongeaient en rubans d'argent sur le carrelage; "puis-je vous enlever votre manteau?"

— Non, merci, répondit le petit vieux.

— Votre bonnet, monsieur?

— Non, cela va très bien, merci, répondit le petit homme d'un air bourru.

— Monsieur, reprit Gluck timidement, je regrette beaucoup, mais je crois bien que vous allez éteindre le feu.

— Comme cela le gigot cuira moins vite," répondit le visiteur d'un ton sec. Gluck était très déconcerté par l'attitude de son hôte, à la fois si peu embarrassé et si humble. Il fit tourner la corde sur elle-même encore cinq minutes en réfléchissant.

"Ce gigot a l'air bien bon, finit par remarquer le petit vieillard. Ne peux-tu m'en donner un peu?"

— Il n'y a pas moyen, monsieur, fit Gluck.

— J'ai grand faim, continua le petit vieillard. Je n'ai rien eu à me mettre sous la dent, ni hier, ni aujourd'hui. Sûrement cela ne leur ferait rien que tu m'en donnes un petit morceau."

Il dit cela d'un air si mélancolique que Gluck en fut tout attendri:

"Ils m'en ont promis une tranche aujourd'hui, fit-il. Je peux vous la donner, mais pas une bouchée de plus.

— Tu es brave petit garçon," dit comme tout à l'heure le petit vieillard.

Alors Gluck chauffa une assiette et affûta un couteau.

"Tant pis s'ils me battent pour cela", se dit-il. A peine avait-il découpé une belle tranche dans le gigot qu'un coup formidable retentit à la porte. Le petit vieillard sauta brusquement sur ses pieds comme si la chaleur du foyer l'eût gêné tout à coup. Gluck rajusta la tranche sur

le gigot aussi soigneusement que possible et courut ouvrir.

"Pourquoi nous as-tu fait attendre ainsi sous la pluie?" s'écria Schwartz en fourrant presque son parapluie dans la figure de Gluck. "Oui, vraiment, petit polisson, pourquoi cela?" s'écria à son tour Hans en donnant à Gluck une taloche.

"Ciel!" fit Schwartz en ouvrant la porte de la cuisine.

Le petit vieillard, qui avait enlevé son bonnet, se tenait au milieu de la pièce et ne cessait de s'incliner précipitamment.

"Qu'est-ce que c'est que celui-là?" cria Schwartz, saisissant un rouleau à pâte et se tournant vers Gluck d'un air menaçant.

"Je ne sais pas vraiment, mon frère, bredouilla Gluck terrifié.

— Comment est-il entré? rugit Schwartz.

— Mon cher frère, supplia Gluck, il était si mouillé!"

Le rouleau s'abattait déjà sur la tête, lorsque le petit vieillard la garantit de son bonnet pointu; le rouleau frappa le bonnet avec un bruit formidable mais à peine l'avait-il touché qu'il s'échappa de la main de Schwartz, emporté comme un fétu par une bourrasque, et retomba dans un coin à l'autre bout de la pièce.

"Qui êtes-vous, monsieur, demanda Schwartz.

— Qu'est-ce que vous voulez, gronda Hans.

— Je suis un pauvre vieillard, commença le petit homme très humblement. J'ai vu votre feu par la fenêtre et j'ai sollicité un abri pour un quart d'heure.

— Ayez la bonté de repartir, alors fit Schwartz. Nous avons déjà assez d'eau dans notre cuisine sans la transformer encore en séchoir.

— Il fait bien froid pour mettre dehors un vieillard. Voyez mes cheveux gris.

— Oh! fit Hans en ricanant. Vous en avez encore assez pour vous tenir chaud. Allons! en route.

— J'ai bien faim, monsieur; ne pourriez-vous me laisser avoir une croûte de pain avant de partir?"

— Du pain, vraiment! s'exclama Schwartz. Est-ce que vous vous figurez que nous n'avons rien de mieux à faire de notre pain que de le donner à des gens au nez rouge comme vous?"

— Pourquoi ne vendez-vous pas votre plume? fit Hans ironiquement. Allons, ouste!

— Rien qu'un petit bout!

— Dehors! gronda Schwartz.

— Je vous en prie, messieurs.

— Dehors et que le diable vous emporte!" rugit Hans, et il voulut le prendre au collet. Mais à peine l'avait-il touché qu'il suivit en l'air le même chemin que le rouleau à pâte, et

alla retomber à l'autre bout de la pièce. Schwartz, furieux, bondit sur le petit vieillard pour le mettre à la porte, mais à peine, lui aussi, l'eut-il touché qu'il prit le chemin de Hans et du rouleau, et se cogna la tête contre le mur en dégringolant dans le coin. Ils restèrent là tous trois par terre. Alors le petit vieillard se retourna et leur dit avec un calme parfait: "Messieurs, je vous souhaite le bonjour. Je reviendrai vous voir à minuit; après avoir reçu un pareil accueil, vous ne vous étonnerez pas trop que ce soit la dernière visite que je vous fasse.

— Si jamais je vous repince ici", marmotta Schwartz qui se relevait, encore tout effrayé, de son coin... mais avant qu'il eût achevé ces mots, le petit vieillard avait fermé la porte derrière lui d'un coup sec; au même moment, un lambeau de nuage effiloché passa devant la fenêtre en tourbillon et balaya la petite vallée pour se fondre enfin en pluie.

"C'est joli, monsieur Gluck! s'écria Schwartz. Servez-nous le gigot. Si jamais je t'y prends... Ciel! le gigot a été entamé!

— Vous m'en aviez promis une tranche, mon frère, fit Gluck.

— Ah bon! et tu le coupais tout chaud, pour avoir tout le jus. Il se passera du temps avant que je t'en promette une autre fois. Sortez d'ici, monsieur."

Gluck quitta la pièce plutôt mélancoliquement. Les deux frères se gorgèrent de gigot, enfermèrent les restes dans le buffet et terminèrent la soirée en libations copieuses.

Quel temps il faisait!... Le vent mugissait, la pluie fouettait sans interruption. Les deux frères avaient tout juste assez leur tête pour mettre les volets et barricader la porte avant d'aller se coucher. Lorsque la pendule sonna douze coups, ils furent réveillés par un fracas terrible. La porte s'ouvrit avec une violence qui ébranla toute la maison, des fondations au faite.

"Qu'est-ce qu'il y a? s'écria Schwartz qui sauta.

— Ce n'est que moi, répondit le petit homme.

Les deux frères fouillaient les ténèbres de leurs yeux terrifiés. La chambre était pleine d'eau, et ils aperçurent au milieu une énorme bulle d'écume, tournant et ballottée comme un bouchon, sur laquelle était assis le petit vieillard avec son bonnet pointu. Le plafond ne le gênait plus maintenant, car le toit s'était envolé.

"Tous mes regrets de vous déranger, fit leur visiteur d'un ton ironique. Je crains que vos lits ne soient un peu humides. Peut-être feriez-vous mieux d'aller dans la chambre de votre frère, car là j'ai laissé le plafond."

Il n'eut pas besoin de répéter deux fois ce conseil; ils se précipitèrent dans la chambre de Gluck, trempés jusqu'aux os et tremblants de terreur.

"Vous trouverez ma carte sur la table de la cuisine, leur cria le petit vieillard. Rappelez-vous, c'est ma dernière visite.

— Plaise au ciel qu'il en soit ainsi!" murmura Schwartz tout frissonnant. Et la bulle d'écume s'évanouit.

L'aube parut enfin, et les deux frères vinrent regarder à la fenêtre de la petite chambre. La Vallée des Trésors n'était plus qu'un amas de ruines et de désolation. La trombe d'eau avait tout emporté, arbres, récoltes, bétail, ne laissant à la place qu'un désert de sable rouge et de boue grisâtre. Les deux frères se glissèrent, tremblants et terrifiés, dans la cuisine. La pluie avait traversé l'étage supérieur; tout, blé, argent avait été balayé et il ne restait plus qu'une petite carte de visite sur la table de la cuisine. Elle portait, gravés en grandes lettres effilées et comme fouettées par la brise: *Le Vent du Sud-Ouest*.

CHAPITRE II

VENT DU SUD-OUEST QUITTE LA VALLÉE

M. le *Vent du Sud-Ouest* tint parole: il ne reparut plus dans la Vallée du Trésor. De sorte que jamais plus désormais il n'y tomba de pluie d'un bout de l'année à l'autre. Alors que tout verdoyait et fleurissait dans les plaines voisines, l'héritage des trois frères ne formait plus maintenant qu'un désert aride. Tout leur argent avait filé et il ne leur restait plus que quelques pièces curieuses et anciennes de vaisselle d'or.

"Si nous nous établissions orfèvres?" dit Schwartz à Hans. "C'est un bon métier pour duper les gens. Nous pourrions mélanger pas mal de cuivre à l'or sans que personne s'en aperçoive."



L'idée leur parut excellente; ils louèrent un fourneau et se firent orfèvres. Pourtant deux faits imprévus nuisirent à leurs affaires: d'abord les gens ne se montrèrent pas amateurs de leur or de bas aloi; ensuite les deux frères, chaque fois qu'ils avaient réussi à écouler une pièce, laissaient le petit Gluck surveiller le feu, pour aller boire l'argent au cabaret voisin.

Ils coulèrent donc ainsi tout l'or qui leur restait sans gagner assez pour en racheter, et ils se trouvèrent n'avoir plus qu'un grand hanap qu'un de leurs oncles avait donné à Gluck et auquel le petit tenait beaucoup: il n'aurait pas voulu s'en séparer pour rien au monde bien qu'il n'y bût jamais que du lait coupé. Ce hanap était d'aspect fort curieux: deux tresses de cheveux ondoyants formaient la poignée, d'un travail si fin qu'on aurait dit plutôt de la soie que du métal; ces tresses retombaient, en s'y mêlant, vers une barbe et des favoris d'un fini aussi délicat, encadrant, sur le devant du hanap, un petit visage rubicond, de l'or le plus rouge que l'on pût imaginer, avec une paire d'yeux qui semblaient vous fixer toujours, même quand on le faisait tourner. Lorsqu'arriva le moment de convertir le hanap en cuillers, le pauvre petit Gluck sentit que le cœur lui manquait, mais ses frères ne firent que se moquer de lui; fourrant cette belle pièce dans le creuset, ils partirent d'un pas lourd pour le cabaret, laissant au cadet le soin de mettre l'or en barre quand tout serait fondu.

Après leur départ, Gluck jeta un coup d'oeil d'adieu à son vieil ami dans le creuset. Il alla tout songeur à la fenêtre, contempla les cimes des montagnes que le soleil couchant baignait d'un reflet de pourpre, tandis que la rivière, plus brillante encore, se précipitait comme une colonne sinieuse d'or pur, traversée par un double arc-en-ciel.

"Ah!" fit tout haut Gluck après avoir admiré un moment, "si cette rivière roulait réellement de l'or, quelle belle chose ce serait!..."

— "Non, ne le crois pas, Gluck," déclara une voix claire à son oreille.

"Mon Dieu, qu'est-ce que cela?" s'écria Gluck en tressaillant.

Il n'y avait personne là.

Il inspecta tous les recoins et les armoires, puis se mit à courir en rond le plus vite qu'il pouvait au milieu de la pièce, se figurant qu'il avait quelqu'un derrière lui, lorsque la voix retentit de nouveau.

Elle chantonnait cette fois joyeusement: tra déri déra; pas de paroles, mais un petit ronronnement comme une marmite sur le feu. Tout de suite Gluck remarqua que la voix partait de près du fourneau. Il courut ouvrir la porte et écouta. Oui, il ne s'était pas trompé; cela ve-

nait non seulement du foyer, mais du creuset. Il le découvrit et recula avec effroi, car, il n'y avait pas à en douter, le creuset chantonnait! Gluck resta un moment pétrifié, à l'autre bout de la chambre, les bras au ciel, la bouche ouverte et voilà que le chant cessa, la voix s'éclaircit:

"Eh bien!" fit-elle.

Gluck ne répondit pas.

"Eh bien! Gluck, mon garçon," répéta le creuset.

Gluck rassembla tout son courage, marcha droit au creuset, le retira du fourneau et plongea ses regards à l'intérieur. L'or était entièrement fondu; sa surface, unie et polie comme un miroir, mais, au lieu de refléter sa figure à lui, Gluck aperçut, dans l'épaisseur de l'or, le nez rouge, les yeux perçants de son vieil ami le hanap, mais mille fois plus rouges et plus perçants qu'il ne les avait jamais vus autrefois.

"Allons, Gluck, mon garçon, reprit la voix. "C'est terminé; verse-moi."

Mais Gluck était trop médusé pour en rien faire.

"Verse-moi, te dis-je!" répéta la voix assez rudement.

Gluck ne bougeait toujours pas.

"Vas-tu enfin me verser?" s'écria-t-elle avec colère. "Je brûle."

En faisant un violent effort, Gluck reprit l'usage de ses membres, saisit le creuset et le pencha pour faire écouler l'or. Mais, au lieu de se déverser en liquide, voilà que sortirent successivement d'abord deux jolies petites jambes jaunes, puis un pourpoint, puis deux bras et enfin la tête bien connue de son ami le hanap; les différents membres se réunissaient au fur et à mesure qu'ils apparaissaient, se redressaient prestement par terre et finirent par former un petit nain d'or haut d'environ quarante centimètres.

"Tout va bien!" déclara le nain, après avoir remué ses bras, puis ses jambes, et agité sa tête de haut en bas puis en rond, aussi vite qu'il pouvait cinq minutes durant sans arrêter, sans doute pour s'assurer qu'il était "remonté" comme il fallait.

Gluck le contemplait muet d'étonnement. Il était habillé d'un pourpoint à crevés, d'or fin, d'un grain si menu que la surface se nacrait comme une perle; sur ce pourpoint, ses cheveux et sa barbe descendaient à mi-taille en tresses ondoyantes.

Le nain tourna ses petits yeux perçants sur Gluck et le dévisagea une ou deux minutes d'un air décidé, ce qui permit à ce dernier de rassembler ses idées; ne voyant pas de raison d'avoir rien à craindre de son visiteur, il se risqua à lui demander:

“Pardon, monsieur, est-ce bien vous qui étiez mon hanap?”

A ces mots, le petit homme s'avança droit vers Gluck et sans perdre un pouce de sa taille:

“Je suis le Roi de ce que vous, humains, appelez la Rivière d'or. Tu m'as vu jusqu'ici sous la forme à laquelle m'avaient réduit les sortilèges d'un roi plus puissant et dont tu m'as affranchi. Ce que j'ai vu de ta conduite à l'égard de tes méchants frères me dispose à te rendre service. Ecoute bien ce que je vais te dire. Qui-conque parviendra au sommet de la montagne d'où tu vois tomber la Rivière d'or et versera dans l'eau à sa source trois gouttes d'eau bénite, pour celui-là, celui-là seul, la rivière se changera en or. Mais quiconque échouera une première fois ne réussira pas une seconde et si quelqu'un jette dans la rivière une eau non bénite, celui-là sera englouti et changé en une pierre noire.”

Ayant dit, le roi de la Rivière d'or fit demi-tour et s'enfonça d'un pas décidé au centre des flammes les plus ardentes du foyer. Son visage devint rouge, puis blanc, éblouissant d'un rayonnement lumineux intense, puis vacilla et s'évanouit. Le roi de la Rivière d'or avait disparu.

“Oh! mon Dieu,” s'écria le pauvre Gluck en courant regarder dans le haut de la cheminée. “Mon hanap, mon cher hanap!”

La suite et la fin au prochain numéro.



Rions un peu

Ginette. — Mon grand frère va aller au bal costumé. Il sera en seigneur du XVIIe siècle, avec une perruque.

Lucette. — Qu'est-ce que c'est qu'une perruque?

Ginette. — Des cheveux qui n'ont pas de tête.

* * *

— Jeanne, je t'ai déjà dit de manger du pain avec ta viande.

— Mais, papa, tu sais bien que tu m'as défendu de faire deux choses à la fois!

* * *

— Pourquoi ne faites-vous pas bouillir les oeufs, Brigitte?

— Je n'ai pas d'horloge pour me guider.

— Mais celle de la cuisine?

— Elle a dix minutes d'arrière.

— Ce jardin appartient certainement à un ami des bêtes.

— Qu'est-ce qui vous le donne à penser?

— Voyez! Il n'y a là que pieds-d'alouette, dents-de-lion et gueules-de-loup.

* * *

Dans un restaurant, un garçon porte à Guitry un bol de bouillon.

— Rempportez-le, dit-il avec autorité, il n'est pas assez chaud.

Quelques minutes après, le même garçon revient avec une autre tasse.

— Pas encore assez chaud!

Le garçon disparaît et revient avec un bol fumant.

— Pas encore assez chaud, répond inexorablement le grand comédien.

— Mais monsieur, fait le malheureux garçon avec quelque impatience, comment pouvez-vous dire cela puisque vous ne l'avez pas goûté?

— Tant que votre doigt trempera dedans, répond l'acteur, c'est qu'il ne sera pas assez chaud.



Pensées

Le caractère est ce qu'il faut sauver avant tout, car c'est le caractère qui fait la puissance de l'homme.

LACORDAIRE

* * *

Nos lectures nous caractérisent en attendant qu'elles nous constituent. On peut déjà nous chercher en elles. Elles coulent dans nos moeurs, les corrompent ou les purifient.

Abbé Sanvert

VIGNETTES
DE TOUS GENRES

TÉLÉPHONEZ
MARQUETTE
4549

JOUR ET NUIT

La PHOTOGRAVURE
NATIONALE
LIMITEE

282 RUE ONTARIO OUEST
PRÈS BLEURY MONTREAL

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

JOUETS DE FILLETTES

1. Que pensez-vous de cette *poupée*? — Elle est jolie, bien mise et fait un gracieux geste de la main.

Q. Qu'appelle-t-on encore *poupée*? — Un linge qui enveloppe un doigt blessé ou malade.

2. Que voyez-vous à droite de la petite machine à coudre? — Une burette et un tournevis.

Q. Qu'est-ce qu'une *burette*? — C'est un petit vase à goulot destiné à contenir divers liquides, principalement de l'huile et du vinaigre. On place ces petites bouteilles sur un huilier, ou une ménagère (si l'on y trouve en même temps le poivre, le sel et la moutarde). On donne encore le nom de burettes à chacune des bouteilles qui contiennent le vin et l'eau et que l'enfant de chœur présente au célébrant à la messe. C'est encore une burette qu'on voit dans les mains du mécanicien pour huiler les rouages des machines.

3. Quel nom portent les balles remplies d'air comme celle-ci? — *Balles pneumatiques*.

4. Avec quoi Marguerite rend-elle le linge de sa poupée plus uni? — Avec le fer à repasser.

5. Sur quel véhicule Jeanne glisse-t-elle? — Sur une luge, nommée ainsi à cause de sa ressemblance avec le grand traîneau suisse qui porte ce nom.

6. Que voit-on ici? — Un tableau noir, une brosse et deux bâtons de craie.

7. Pouvez-vous nommer les ustensiles dont se compose la batterie de cuisine de Françoise? — Une planche à pâte, une cuiller, un rouleau à pâte, un fouet à oeufs ou batteur d'oeufs et une bassine.

8. Quel est cet autre véhicule d'enfant? — C'est un sleigh; la couverture mobile qui le surmonte est une capote.

9. En quoi est fait ce poêle d'enfant sur lequel on voit trois marmites? — C'est un poêle en fer-blanc.

10. Que voit-on ici? — Une bicyclette enfantine. On y distingue très bien le cadre, les roues caoutchoutées, le guidon, le pare-boue, les pédales, le grand pignon, la selle, la chaîne, les jantes des roues.

11. Nommez quelques articles de cette batterie de cuisine en aluminium? — Un moule à gâteau, une marmite, quelques casseroles et une lèchefrite.

12. Quels objets composent le nécessaire de blanchissage de Gisèle? — Une corde à linge, une cuvette, une planche à laver et des fichoirs ou épingles à linge.

13. Comment se nomme ce véhicule d'enfant sur lequel bébé essaie ses premiers pas? — Une *marcheuse*.

14. Dans quoi bébé est-il assis? — Dans une *balançoire sauteuse*; cette balançoire a non seulement un mouvement de va-et-vient, mais aussi de bas en haut, à cause d'un ressort qui la supporte. C'est pourquoi on l'appelle balançoire sauteuse.

15. Quelle différence y a-t-il entre un piano droit et un piano à queue? — Dans le piano droit, les cordes et la table d'harmonie sont posées verticalement; dans le piano à queue, les cordes s'étendent horizontalement dans une boîte en forme de queue.

16. Pourquoi donne-t-on le nom de *draisienne* à cette petite voiture? — Parce qu'elle ressemble à l'instrument de locomotion portant ce nom, formé du mot Drais, nom de l'inventeur. Comme notre voiturette, la draisienne était mue par les pieds touchant le sol.

17. Quel est l'avantage de la corde à danser? — De procurer un exercice très hygiénique, pourvu qu'il ne soit pas poussé à l'excès.

18. Que représente cette image? — Un pupitre et une chaise solides. C'est là, qu'à la maison, le bon élève fait son devoir avec application.

19. Ne berce-t-on donc plus les poupons? — Non, on les place plutôt dans un lit roulant.

20. Quel est ce petit bijou? — C'est une *montre-bracelet*.

21. Comment désigne-t-on cet autre véhicule pour enfants? — Une *promeneuse*.

22. Quelle différence y a-t-il entre un lit et une couchette? — Une couchette est un lit d'enfant ou un lit d'adulte très étroit; un véritable lit est plus grand et sert pour une ou deux personnes.

23. A quoi sert un *hochet*? — A deux choses: à amuser l'enfant par ses vives couleurs et le son qu'il produit; à aider la dentition quand le hochet est en matière dure et que l'enfant le presse entre ses gencives.

24. Ce jouet d'enfant à trois roues est-il une bicyclette? — A cause de ses trois roues, on l'appelle tricycle.

25. En quoi est cette voiturette? — En rotin.

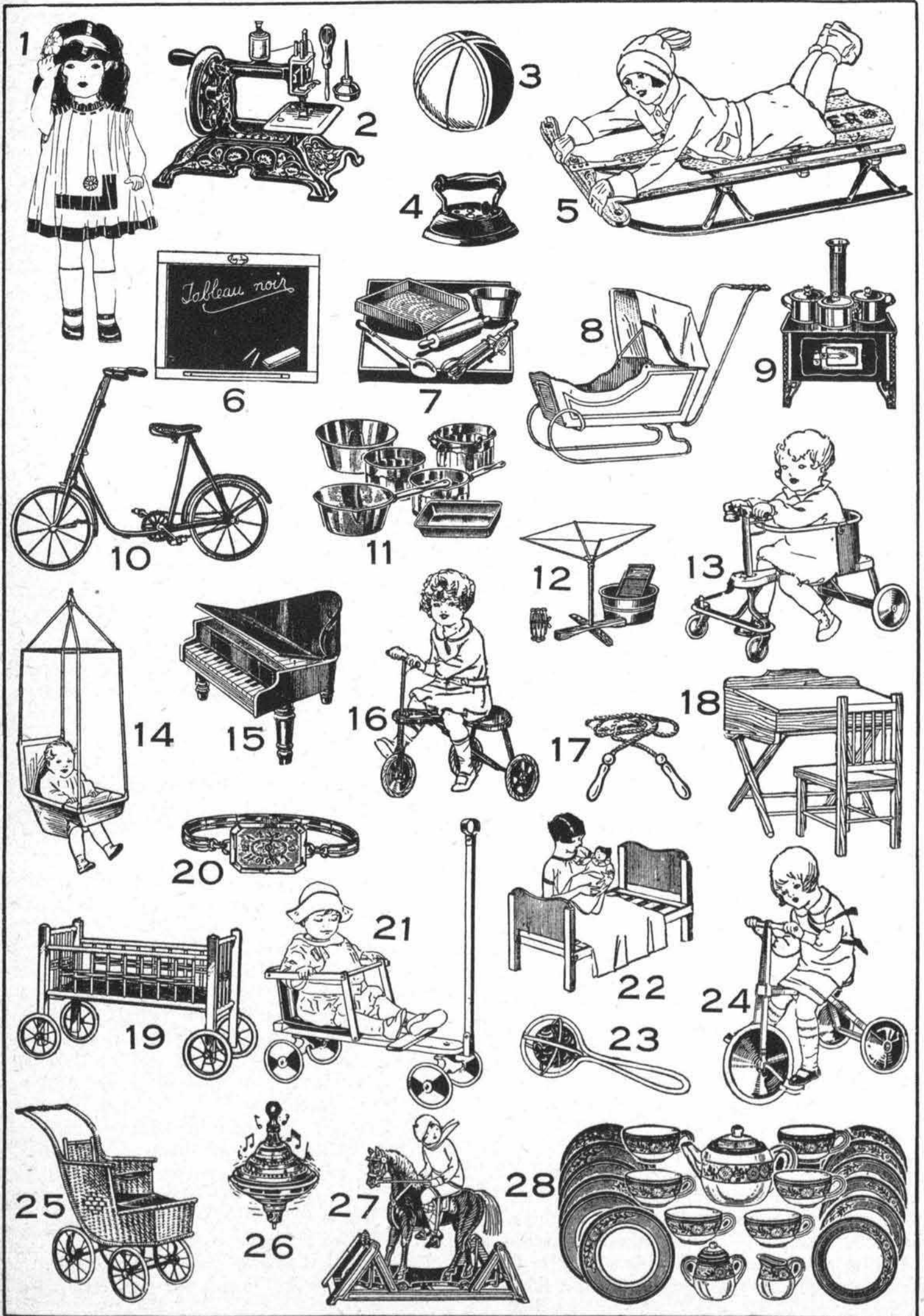
26. Quel est cet autre jouet? — Une toupie musicale; en tournant, elle produit un bruit harmonieux.

27. En quoi la petite Jeanne d'Arc rappelle-t-elle sa patronne? — En ce que sainte Jeanne d'Arc est ordinairement représentée à cheval.

28. Ce service à thé est-il complet? — A peu près; on y voit une théière, un sucrier, un crémier, des tasses et des assiettes; les soucoupes manquent.

L'abbé Etienne BLANCHARD

JOUETS DE FILLETTES





No 69

Novembre 1938



Monsieur Roger GAUTHIER écrivait les lignes suivantes dans le *Devoir* du 8 octobre dernier :

POUR PRENDRE CONGE

Je vous apporte aujourd'hui, chers jeunes naturalistes, ma dernière chronique. A la suite de remaniements occasionnés par les progrès constants de nos institutions botaniques, je fais maintenant partie du personnel de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, et il m'a fallu abandonner le secrétariat des C. J. N. et la direction de la chronique du *Devoir*.

* * *

Ce n'est pas sans regrets que je quitte le poste. Depuis près de deux ans, je préparais ainsi chaque semaine la publication des travaux des jeunes naturalistes, de leurs directeurs et de leurs amis. La chronique, je l'aurais certes voulu plus intéressante, plus vivante, plus d'actualité; j'aurais voulu surtout, en établissant avec les directeurs de cercles une plus étroite collaboration, la rendre plus pratique, plus utile à tous ceux qui ont la tâche d'orienter le travail des jeunes. Telle quelle, elle a représenté malgré tout le meilleur de mes efforts.

* * *

Pour prendre charge du secrétariat et de la chronique, la *Société canadienne d'Histoire naturelle* a désigné Mlle Marcelle Gauvreau. Je n'ai pas à présenter Mademoiselle Gauvreau: tous les lecteurs la connaissent. Attachée à l'Institut botanique depuis cinq ans, Mlle Gauvreau s'est toujours occupée activement de l'en-

seignement des sciences naturelles aux jeunes, surtout aux Tout-petits, pour lesquels elle a fondé l'école de l'*Eveil*. Aux jours héroïques où les C. J. N. partaient à la conquête de la province, Mlle Gauvreau assumait les fonctions de secrétaire bénévole: elle retrouvera au secrétariat ses amis de la première heure.

Dans ses nouvelles fonctions, elle aura l'aide que nécessitent les progrès constants de l'oeuvre: les correspondants, qui hélas! durent parfois attendre si longtemps une réponse seront les derniers à s'en plaindre. Comme Mlle Gauvreau dirige déjà la page des C. J. N. de l'*Oiseau bleu*, elle apportera à la chronique une expérience dont les jeunes naturalistes et les lecteurs du *Devoir* ne tarderont pas à ressentir les bienfaits.

* * *

Il ne me reste plus maintenant qu'à remercier de tout coeur ceux qui depuis deux ans m'ont aidé de leurs encouragements et de leurs conseils. Aux autorités du *Devoir*, — en particulier à M. Omer Héroux, dont l'inaltérable sympathie pour les C. J. N. et pour les débutants en journalisme ne s'est jamais démentie, — au Révérend Frère Marie-Victorin, mon maître, et à ses collègues de la *Société canadienne d'Histoire naturelle*, au Révérend Frère Adrien, directeur général des C. J. N., dont j'aurais voulu seconder davantage la dévorante activité, aux chefs de service et aux directeurs régionaux, qui m'ont toujours apporté un si bienveillant concours, à tous les collaborateurs qui, avec tant de bonne volonté, ont répondu à mes appels, je désire offrir un cordial merci.

Ce merci, je l'adresse tout particulièrement à celui qui, avant moi, a mis sur pied cette chro-

nique et qui, pendant six ans, malgré des occupations toujours plus absorbantes, l'a dirigée avec un enthousiasme sans cesse renouvelé: je veux dire le Révérend Frère Narcisse-Denis, f.é.c.

Je n'avais qu'à marcher sur ces traces: mon seul espoir est de n'avoir pas trop laissé baisser la flamme.

Roger GAUTHIER

Les Jeunes Naturalistes sont heureux de féliciter M. Roger GAUTHIER de sa récente nomination comme professeur à l'Institut Botanique. Ils lui expriment leur vive reconnaissance pour son dévouement inaltérable des dernières années à la cause des C. J. N.... et ils espèrent

avoir l'avantage de le lire souvent dans leur chronique.

* * *

L'ECOLE DE L'EVEIL

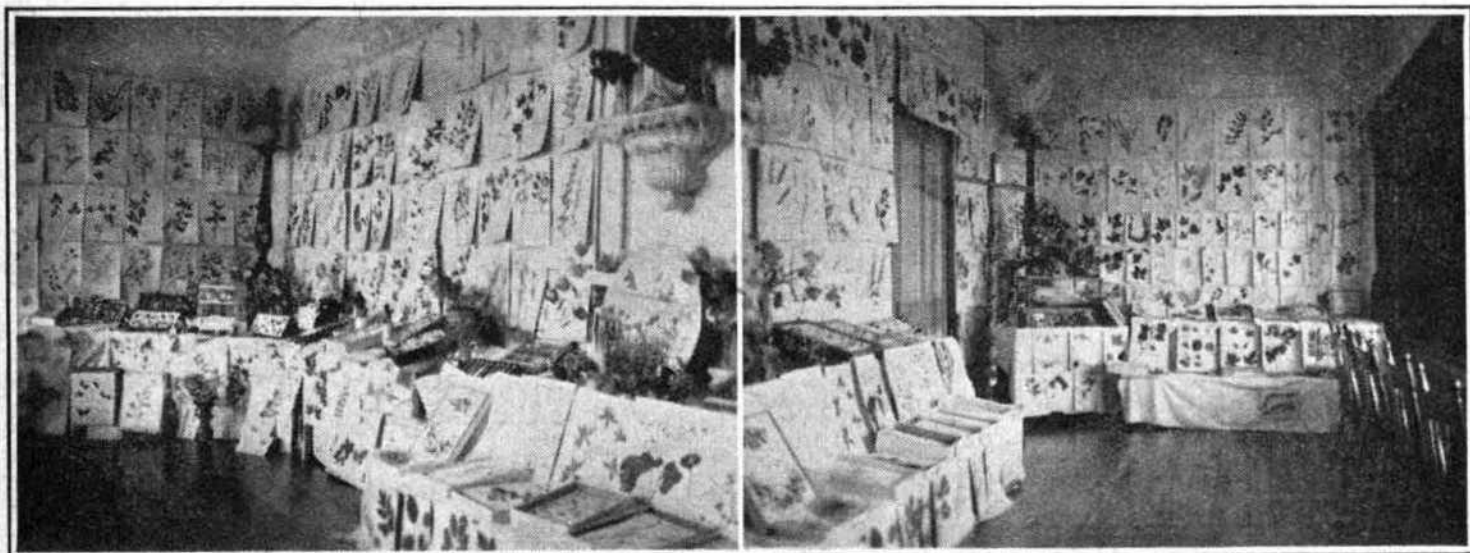
L'école de l'Eveil, initiative personnelle de Mlle Marcelle Gauvreau, ne disparaît pas avec la nomination de sa fondatrice au poste de chef de secrétariat des C. J. N. Bien au contraire.

Devant les résultats obtenus durant les trois dernières années, les autorités du *Jardin Botanique de Montréal* ont décidé d'en faire une institution dépendant du service éducationnel du Jardin Botanique. L'Eveil recommencera d'exister avec d'intéressantes modalités nouvelles aussitôt que les nouveaux locaux pourront être occupés.

Frère MARIE-VICTORIN

* * *

Exposition d'Histoire Naturelle au Pensionnat des Ursulines de Roberval



L'ENSEMBLE DE L'EXPOSITION.

Pour la première fois, les Cercles Marcoux et Saint-Raphaël offraient au public, du cinq au douze juin, une exposition d'Histoire naturelle.

L'exiguïté du local, le parloir des religieuses, ne permit pas d'étaler toute la collection botanique, riche d'environ mille plantes, spécimens de la flore locale. Quelques exhibits seulement de chaque cercliste figurèrent aux murs de la pièce déjà littéralement couverts, et les boîtes botaniques furent disposées sur les tables qui faisaient double rang en amphithéâtre autour de la salle.

Sur ces tables, encore, trouvèrent place: un album-herbier (deux cent quatre-vingts plantes classées par familles, et groupe des différentes inflorescences), des collections d'insectes, de minéraux, de graines, de feuilles d'arbres; des planchettes de nos différentes essences forestières,

des coquilles d'eau douce et d'eau salée; de nombreux dessins d'oiseaux, de papillons, de maisons d'oiseaux, etc.

Voici le coin de la zoologie: couleuvre, salamandre, scorpions, écrevisses, homard, crapaud, grenouille et ses différentes métamorphoses, sangsues, mille-pattes, peau d'un énorme serpent du Tanganika; petit phoque commun, tamias rayé, hibou blanc, corbeau, hirondelle bicolore, nids d'oiseaux et de différents insectes, voire même le plus gracieux petit serin qui chante éperdument sa joie de vivre au milieu de cette nature morte, charmante cependant.

Les enfants de la ville vinrent en grand nombre visiter notre exposition. Chacun s'attardait devant une plante, un dessin, un animal qui captait son attention; les multiples questions de quelques-uns témoignaient du vif intérêt excité

en leur jeune intelligence par ces merveilles de la nature.

De nombreux visiteurs venus de toute la région ont prodigué leur admiration et leurs paroles encourageantes à l'adresse des modestes travaux de nos jeunes. Nos plus sincères remerciements à tous!

La directrice du *Cercle Saint-Raphaël*, C. J. N.
Pensionnat des Ursulines, Roberval.

* * *

LE GUIDE DE L'AMATEUR D'INSECTES

Par Pellerin Lagloire et Georges Gauthier

PRÉFACE

Modeste d'apparence, de volume restreint, sans prétention scientifique dans le choix des matériaux et des mots, parfaitement adapté aux besoins des débutants, tel m'apparaît le "Guide de l'amateur d'insectes".

Longuement attendu, il comble un vide dans la bibliothèque du jeune naturaliste. A tous ceux qui, chaque année, viennent nombreux réclamer un guide pour l'étude élémentaire de l'entomologie, nous pourrons enfin leur donner une réponse satisfaisante. En leur indiquant l'ouvrage de MM. LAGLOIRE et GAUTHIER, nous sommes assuré qu'ils ne feront pas fausse route et que leurs premiers pas sur les chemins de la Nature les conduiront sûrement au but.

Il n'était pas facile de construire un guide de caractère élémentaire, renfermant cependant l'essentiel des données indispensables, sans tomber dans l'exagération. Les auteurs ont, à mon sens, évité ce danger et adopté une très heureuse formule. Le novice, prenant ce livre pour guide, saura exactement ce qu'il cherche: ce qu'est l'insecte, comment on le chasse, comment on le monte, comment on le classe. Tous ces détails de portée pratique ne pouvaient être mieux présentés.

Le texte s'éclaire de nombreuses illustrations et c'est un autre mérite qu'il convient de signaler. Les auteurs ont réussi ce tour de force d'offrir tout cela à un prix modique; ils ne visent pas à la fortune, mais à apporter leur concours à l'oeuvre magnifique des jeunes naturalistes. Ce concours sera très efficace car, avec ce Guide, les jeunes posséderont un bon instrument de travail.

Je félicite très sincèrement MM. Lagloire et Gauthier, mes deux excellents collaborateurs au Service de Protection des Plantes, et je leur souhaite plein succès.

Georges MAHEUX, directeur,
Service de Protection des Plantes

CHARMANT APRES-MIDI A LA RECHERCHE DES HERBES

C'était par un bel après-midi de septembre. La nature avait revêtu sa parure automnale et le soleil baignait la terre de ses chauds rayons, donnant au paysage une dernière splendeur avant de se plonger dans le sommeil léthargique de l'hiver. La superbe température invitait la jeunesse étudiante à goûter les charmes d'une promenade à travers les bois.

A l'heure convenue, tous les membres du Cercle des Jeunes Naturalistes *Sayabécois*, accompagnés de leurs dévouées directrices, quittèrent l'enceinte du couvent pour se diriger vers la colline voisine. La joie rayonnait sur tous les visages et inondait tous les coeurs.

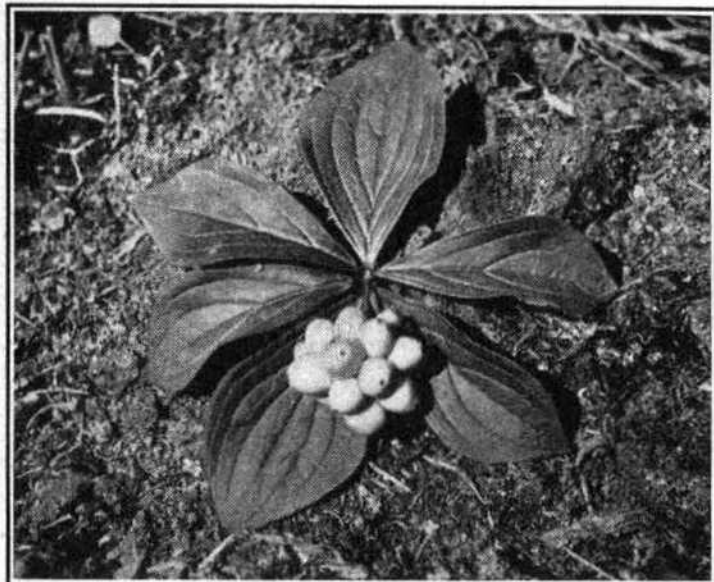
Après avoir marché et babillé pendant près d'une demi-heure, on arriva à l'orée du bois où se trouvait une petite maisonnette surnommée la "Villa des Peupliers".

Rien n'était plus beau que la vue d'ensemble du village et des environs que notre regard pouvait embrasser du haut de la colline dominant le village. Ce dernier semblait reposer dans une douce quiétude sous l'égide du clocher natal. Un peu plus loin, le lac Matapédia reflétait l'azur du firmament dans ses eaux cristallines.

Devant ce panorama splendide qui se déroulait sous les yeux, les genoux fléchirent, et, dans tout l'élan de leur reconnaissance, les coeurs rendirent hommage au Dieu Créateur. Puis, une cinquantaine de voix musicales au timbre chaud entonnèrent en bonnes petites Canadiennes, l'hymne national, "O Canada", pour unifier l'amour patriotique à l'amour divin.

Puis, on se lança à la poursuite des richesses inépuisables de la jeune forêt. Le site de l'excursion était magnifique. Les rayons du soleil filtraient jusqu'au fouillis des plantes grimpances ou rampantes. Sous la musique diffusée et profonde des vents, les feuilles se froissaient et frémissaient, pareilles à des murmures. Les fougères au délicat feuillage finement découpé, ainsi que la parure d'émeraude des pierres habillées de mousse et de lichen et les guirlandes emmêlées des lycopodes rampant sur le tapis de feuilles mortes, offraient un vaste champ de recherches, pour l'organisation d'un herbier.

Parmi les plantes qui composent le mien, figurent de belles feuilles d'érables aux teintes cramoisies, des branchettes de bouleaux à l'écorce de satin blanc et aux souples rameaux, des spécimens de tremble au feuillage argenté, de cormiers aux grappes de fruits rouges, de bois de plomb de la famille des Chyméléacées, l'un des rares étrangers admis dans le temple exclusif de l'érablière, ainsi que les jolies petites



LE CORNOUILLER DU CANADA
appelé aussi Quatre-Temps

plantes des quatre-temps et des bleuets rampants.

Vers quatre heures, au timbre argentin de la clochette d'appel, toutes se réunirent, chargées de leur riche moisson, et l'appareil photographique capta toutes ces richesses afin de perpétuer sur le papier cet après-midi mémorable.

Puis, ce fut l'heure du goûter. Des groupes se formèrent à l'ombre des grands arbres qui étendaient majestueusement leur voûte de feuillage aux couleurs diaprées et qui se dressaient gracieusement dans l'espace. La collation fut prise avec entrain et franche gaieté.

Puis vint le moment du départ. La descente s'effectua tout en babillant et en chantant quelques airs bien connus, entre autres: "A Saint-Malo, beau port de mer". Avant d'arriver au village, on prit de nouvelles photographies et les voix entonnèrent le beau chant "La feuille d'érable."

Puis, après avoir remercié chaleureusement les zélées directrices, chacune se dirigea vers la maison paternelle, emportant dans son coeur le souvenir d'un après-midi inoubliable.

Gertrude LECLERC, 16 ans
8ème année

Cercle Sayabécois, C. J. N.,
Couvent des Filles de Jésus,
Sayabec (Matapédia), Québec.



Si tu brûlais vraiment de faire de grandes choses et d'en voir faire de plus grandes encore aux autres, tu ne te dépiterais pas de voir leurs oeuvres plus louées que les tiennes.

Le petit suisse

J'Al pensé à toi, en étudiant les moeurs du tamias rayé, un petit suisse devenu familier chez nous. Tu ne saurais renier d'incontestables affinités avec cette petite bestiole si vivante et si souple, quand ce ne serait que ta façon gentille de t'insinuer chez tes amis, ta prévoyance jamais prise sans vert et les multiples ressources qui alimentent tes économies de précieuse fée aux miettes.

Sa joie de vivre rayonne surtout dans son intérieur, qu'il a tapissé de feuilles et orné de galeries secrètes, en vue d'éloigner son cousin, l'écureuil roux, un fripon aux instincts mal faisants et la belette, dont il a frayeur autant que toi.

Le petit suisse n'est pas curieux de sites et de paysages nouveaux. Il s'attache à sa demeure. Son territoire se conscrit dans la limite du cercle où évoluent les siens et ses pareils. Comme toi, habitué à se contenter d'un bonheur facile, fait de soleil, de catherinettes et de champignons, il n'est pas voyageur.

Toujours nerveux, fureteur et besogneux, il ne tient pas en place et ne sait pas longtemps s'asseoir. Il se complaît dans ses courses journalières à entasser les provisions de son garde-manger.

Autant que toi, il déteste le vent. Dès que le susurrement de la feuillée a pris l'ampleur d'un grondement, dès que s'annonce la tempête, apeuré, il court se blottir dans son terrier, où il attend, silencieux, la fin de l'orage.

Quand tu étais une bambine de six ans et que tu commençais ta vie d'écolière, je me souviens de tes petits manèges pour ne pas sortir, les jours où la pluie tambourinait les vitres. Et quand, avec l'arc-en-ciel, revenait le soleil, ou qu'il présidait à la gloire d'un matin clair, comme le petit suisse, tu ne pouvais taire ta joie.

Tamias est d'une agilité qui rappelle tes trucs d'acrobatie pour pendre rideaux et tentures au cadre d'une porte ou d'une fenêtre. J'imagine que tous deux, comme dans Blanche-Neige, vous vous entendriez à merveille pour la tenue d'une maison.

Dès que la brunante a fait place au jour et que l'obscurité a transformé le bois en un puits d'ombre, le petit suisse se croit lui aussi entouré de dangers. La menace de rencontres d'inconnus ou d'ennemis familiers le rend alors méfiant.

Il est bon nageur, mais comme toi, il craint l'eau profonde. Il ne demande pas mieux que de se lier d'amitié avec l'homme. Il s'apprivoise facilement, quand on sait lui inspirer confian-

ce et ne pas l'effaroucher par de brusques mouvements.

Moins délié pour les cabrioles aériennes que son cousin noctambule, Polatouche, l'écureuil volant, *Tamias* est l'industriel maître-jacquet qui, à peu de distance du pas de sa porte, dépense son activité en vue de l'hiver, dont il appréhende les rigueurs.

Il s'épuise le jour à courir partout, en quête de nourriture, et se couche tôt, à moins qu'il n'y ait fête dans les alentours, bien qu'il se soucie fort peu de la sarabande de nuit des écureuils volants, qui logent dans les vieux nids des pics.

Quoiqu'il passe la plus grande partie de sa vie sous terre, il est soigneux de sa personne. Il ne cesse de lustrer son poil et ne souffre jamais de taches sur son paletot rayé.

À l'encontre de son parent éloigné, l'écureuil gris, qui le toise de haut et qui, à l'automne, adore se prélasser en grand seigneur dans les parcs dénudés, le petit suisse se retire de bonne heure dans ses pénates d'hiver. Dès que la gelée a givré le sol, il disparaît et ne revient guère à la surface que quand l'y oblige la nécessité de combler sa provision de glands, de fênes ou de noix. Son passage y est alors de courte durée.

Après être demeuré tout l'été dans le bleu ensoleillé où se balancent conifères et noyers, malgré sa phobie de la buse, de l'épervier, de la belette indiscreète et cruelle, malgré ses furtives rencontres avec son cousin l'écureuil roux, scélérat, querelleur et voleur, *Tamias* emporte de la saison écoulée le souvenir de jours heureux.

Quand les grives, les étourneaux et les corneilles ont quitté la forêt et que les huards et les canards sauvages ont dirigé leur vol vers des cieux plus cléments, *Tamias*, qui n'est pas migrateur, a regagné son gîte souterrain par les mystérieux couloirs qui font de sa logette un véritable labyrinthe.

S'il a mangé tout l'été hannetons et sauterelles, assaisonnés de boutons d'or et de petit thé; si, en bon pêcheur, il a fait ses délices de petites grenouilles et de limaces, il est devenu le petit bourgeois repu, qui s'installe dans sa retraite fortifiée contre l'invasion des renards, des ours et des loups.

Dois-je m'inquiéter de sa famille? — Les petits qui, depuis juin, se sont développés, se livrent maintenant à des entre-chats sur les branches des pins; ils se poursuivent en des chassés-croisés d'une incroyable vélocité.

Ironent-ils réclamer les avis de leurs père et mère sur la façon de régler leur existence? Mes préoccupations seraient bien vaines. Vois comme ils se tirent bien d'affaire; d'ailleurs, le père est trop absorbé par ses fouilles pour sa subsistance, la mère seule s'inquiète des petits.



LE TAMIAS RAYÉ ou SUISSE BARRÉ

Tamias, depuis peu, a déserté les entours de notre glacière. Il a déserté le toit, d'où il venait patiner en bordure du plafond de la cuisine. Le sous-bois l'attire davantage avec ça et là, les mûres, les quatre-temps et les bleuets.

Les rapprochements que m'a suggérés son voisinage ne sauraient te déplaire puisque le petit suisse est charmant. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est de se nourrir d'oeufs d'oiseaux, au printemps. Il est, sur ce point, incorrigible, bien que beaucoup moins destructeur que son cousin, l'écureuil roux, saccageur et bandit.

Au demeurant, son oeil vif et son oreille au guet en font un petit être fébrile et peureux, qu'alerte le moindre bruit; mais son cri particulier, qui ressemble à celui d'un oiseau, ajoute au concert matinal par son rythme de castagnettes. À midi, il éveille l'écho assoupi et le soir, son cri crépite encore, comme pour inviter les hôtes des bois à rentrer chacun chez soi pour la nuit.

Marie-Rose TURCOT



Il y a si peu d'amour dans le monde, les coeurs sont si froids, si gelés, même ceux qui ont raison, les seuls qui pourraient aider les autres. Il faut avoir l'esprit dur et le coeur doux. Sans compter les esprits mous au coeur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs à coeur sec et de coeurs doux à l'esprit mou.

Jacques MARITAIN

* * *

Celui-là est vraiment grand qui est petit à ses propres yeux.—*Imitation.*



INDISCRET... et INDISCRÉTION

IL est un proverbe bien connu qui déclare qu'«on récolte ce qu'on sème». Certaines circonstances le font mentir et le livrent à la discussion des uns et des autres. Cependant, en ce qui concerne la conduite, faits et gestes, de l'indiscret, la véracité du dicton y trouve son compte.

L'indiscret est celui qui est animé d'une envie exagérée de voir, de savoir et de raconter. Mal lui en prend, car se dressent de toutes parts, l'antipathie, la défiance, la zizanie et l'abandon. Guerre à celui qui colporte tout ce que l'on dit ou tout ce que l'on fait! A peine a-t-on tourné les talons que ses paroles portent, volontairement ou inconsidérément, la trahison. Si la méchanceté habite le cœur de l'indiscret, la médisance et la calomnie y ajoutent leur bien triste quote-part.

Elaguons de cette présente causerie toute indiscretion volontairement nuisible et nocive. Abordons ces multiples curiosités qui font souffrir l'entourage où nous évoluons. Nous pouvons commettre des indiscretions sans dévoiler ce qui se dit ou se fait en notre présence. Nous donnons tête baissée dans ce défaut quand, sans réflexion, nous lisons un mot ou une fraction de lettre adressée à autrui. Je me rappelle un fait raconté, par une éducatrice à ses élèves. Le voici. Une personne de sang royal était à écrire à une amie. Soudain le valet, occupé à épousseter, se mit à lire le manuscrit par-dessus l'épaule de la princesse. Et celle-ci d'écrire sur la lettre qu'elle ne pouvait continuer sa correspondance car J... le valet commettait l'indiscretion que je viens de relater. Offusqué, le valet s'écrie: «Oh! non, madame, je ne lisais pas!»...

Jugez de la tête de l'indiscret dont les paroles ne trahissaient que trop le flagrant délit. Dans certaines familles, l'on abuse de la patience et de la bonté de quelques-uns de ses membres et l'on ne se range point parmi les grands indiscrets lorsqu'on va fureter, quand bon il semble, dans les tiroirs ou meubles, propriété de l'absent. Indiscretion et indécatesse presque toujours s'identifient et nous ne savons pas d'actions plus malséantes pouvant blesser la justice et la charité et le lien de l'intimité familiale.

Un autre genre d'indiscretions qui ont cours, est cette manie de questionner... de tirer les vers du nez de quelqu'un. Si nous cherchons le mobile de cette façon, toute personne possédant quelque droiture, avouera *in petto* que son manque de charité et de bienveillance, sa passion de se mêler de ce qui ne la regarde pas, son désir de paraître renseignée la poussent à une telle indécatesse.

Le chrétien, parce que chrétien, doit taire toute question — hormis certaines circonstances graves — où la charité du prochain ne trouve point gain de cause. A quoi servent ces enquêtes sur la réputation, la vie conjugale, la conduite intime, les relations de celui-ci ou de celle-là?... Les potins ne se répandent jamais sans être porteurs de germes destructeurs et néfastes.

L'observation autour de nous, nous fera comprendre — et Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard! — la mesquinerie de l'indiscret de profession. De plus, le potinier s'attire la mésestime et la défiance. Nous le fuyons comme la peste. Nous l'évitons. Nous lui faisons expier par l'abandon et souvent même par l'aversion

ce que son défaut a d'amertume pour autrui. Bref, nous le méprisons, parce qu'il est un être dangereux. A ses côtés, nous devenons prudents comme le serpent. "Un homme indiscret est une lettre décachetée; tout le monde peut la lire". Cette parole de Chamfort ne prêche-t-elle pas la mise en garde?

Agissons de façon à n'être pas comptés parmi les indiscrets. N'oublions pas que l'indiscrétion laisse deviner l'atrophie du sens de la charité et de la justice, une carence de bonté et de largeur d'esprit. Elle suppose une préoccupation outrancière, nuisible au développement normal des qualités du coeur et de l'esprit. Vivons du suc de l'Évangile... alors nous cesserons d'être pharisien dans nos rapports avec le prochain. Embellissons l'existence en bannissant les inextricables situations souvent engendrées par la trop redoutable indiscrétion.

C. F.

Correspondance

Abeille de Marie — Je salue affectueusement l'amie au dévouement inépuisable. A bientôt, n'est-ce pas?

Mimi-Blanc-Blanc — Recevez mes meilleures amitiés. Puissent-elles vous apporter mes vœux de bonheur et de succès auprès de ceux que vous éduquez et instruisez.

Jean-Louis G. — Fauvette attend un mot de son jeune ami... Puisse l'année scolaire vous apporter santé et succès!... Saluez vos parents de ma part!

Jeannine — Amical souvenir à l'amie si fidèle.

Ariane — Je participe à votre grand bonheur... Le bon Dieu vous réserve encore bien des joies, allez! Recevez mes amicales salutations et croyez à ma sincérité.

Ami Guy — Bonjour à vous et aux gentils amis à qui je répondrai bientôt. A tous, vœux de succès.

Alexandrette D. — Affectueux souvenir.

Soeur Jeanne me prie de vous dire que toutes les graphologies demandées ont été expédiées par courrier postal. Saluts à tous.

C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez *dix lignes d'écriture et de composition personnelle*, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous et d'une *enveloppe affranchie*. Adressez:

SOEUR JEANNE

L'Oiseau bleu

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, Québec



BONS MOTS

- Savez-vous nager, Laurent?
- Oui, maître.
- Où avez-vous appris cela?
- Dans l'eau, maître.

* * *

— Il suffit de tirer sur cet anneau pour qu'il s'ouvre.

- Et si le parachute ne s'ouvre pas?
- Rapportez-le, on vous le changera.

* * *

— Je voudrais une pâte dentifrice...

— Voici, monsieur... Celle-ci parfume la bouche... celle-là rougit les gencives... cette autre les renforce... celle...

— Pardon, vous n'en auriez pas une pour nettoyer les dents?

* * *

Le distrait. — Tu vois, maman, je fais des prodiges. Je reviens avec mon parapluie.

— C'est d'autant plus merveilleux, que tu es parti avec ta canne.

* * *

— Pouvez-vous citer cinq jours de la semaine sans nommer lundi, mardi, ni mercredi, ni jeudi, ni samedi, ni même dimanche?

— Ma langue au chat.

— C'est simple. Avant-hier, hier, aujourd'hui, demain, après-demain.

* * *

Le petit Jacques va à l'école pour la première fois. A son retour à la maison, sa maman lui demande:

— Et puis, Jacques, qu'as-tu appris à l'école?

— Pas grand-chose, maman; il faut que j'y retourne demain.

Le "Vieux" Longpré

Apprends de ce vieillard
comme on tient un flambeau.

Robert Lévesque.

COMME vous devez l'aimer, mes petits amis, vous tous qui le connaissez, ce bon vieux Longpré! Et vous qui ne le connaissez pas, vite, approchez-vous que l'Oiseau bleu vous gazouille son histoire, car Alfred Longpré a tant fait pour que les petits Canadiens continuent de parler français, que tous se doivent de le connaître et de l'aimer.

Son histoire commence comme une histoire de fée, mais c'est une histoire d'hier, bien vécue, et plus belle encore qu'une histoire de fée.

Il y avait une fois un humble charpentier, oui, un charpentier, comme saint Joseph, qui, pour gagner sa vie, dut partir de l'Assomption et s'en aller bien loin dans l'Ontario. Il s'établit sur les bords de la rivière Outaouais, dans une petite ville du nom de Pembroke. Comme il aimait beaucoup son pays et la langue française, tout en rabotant ses planches, Alfred Longpré gardait l'oeil bien ouvert, pour surveiller les intérêts des siens.

Or en 1923 il constate que les classes de Pembroke comptent de nombreux élèves de langue française, mais aucune institutrice de cette langue. Et Alfred Longpré, tout triste, s'en va à ses planches pour les raboter, les scier, les clouer, mais tout en travaillant il se disait: "Que vont devenir tous les petits Canadiens français de Pembroke, s'ils n'ont pas d'institutrice de langue française?" Et se répondant à lui-même, il ajoutait: "Ils ne pourront pas apprendre le français d'une façon convenable, ils n'aimeront plus la belle langue de nos aïeux, de Cartier, de Champlain, de La Fontaine, de Jeanne Mance, de Marguerite Bourgeoys et de tant d'autres. Peu à peu ils vont s'angliciser et ils seront perdus pour nous. Non, il ne faut pas qu'ils s'anglicisent! Non, ils ne s'angliciseront pas! Non! Non! Non!" Et vlan, vlan, vlan, le marteau du vieux Longpré s'abat de plus en plus violemment sur la tête des clous. — "Aïe, aïe, ça fait mal un coup de marteau sur le doigt!", dit le vieux Longpré. — "Ah qu'importe, j'aurai à encaisser bien d'autres coups, et plus pénibles encore, dans la lutte que je vais entreprendre, pour que les petits Canadiens de Pembroke continuent de parler français." Et sans retard, Alfred Longpré entreprend la lutte. Il rassemble ses compatriotes de Pembroke, et ils vont réclamer, des Commissaires des écoles séparées, qu'une institutrice bilingue soit engagée.

C'est alors qu'arrive à Pembroke une bonne petite fée, — euh, pardon, ce n'est pas une histoire de fée, c'est une histoire vraie, — c'est alors donc qu'arrive à Pembroke une vaillante petite Canadienne française: Jeanne Lajoie. Sachant les enfants de Pembroke entre bonnes mains, le vieux Longpré retourne tranquillement à ses planches. Aussitôt, la Commission scolaire, s'appuyant sur le néfaste règlement XVII, comme une méchante fée s'appuie sur son vieux bâton noir, renvoie Jeanne Lajoie.

Alfred Longpré, indigné, laisse choir son marteau en apprenant la nouvelle, et le soir il organise une assemblée spéciale du cercle Lorrain: "Il faut que les petits Canadiens de Pembroke apprennent le français, — dit le vieux Longpré, — or ils ne peuvent plus l'apprendre à l'école, qui n'a aucune institutrice de langue française."

— "Qu'allons-nous faire?" demandent les parents des petits Canadiens de Pembroke.

— "Fonder une école libre," répond le vieux Longpré.

— "Nous n'avons pas d'argent, nous n'avons pas d'institutrice, nous n'avons pas de local, disent les parents, en branlant tristement la tête.

— "Vous avez une institutrice, lance Jeanne Lajoie, d'une voix vibrante. — Confiez-moi vos enfants, je serai heureuse de leur enseigner le français.

— Nous n'avons pas de quoi vous payer, reprennent les parents. Votre traitement ne sera pas assuré

— Qu'importe mon traitement, pourvu que vos enfants continuent de parler français.

Les parents sont électrisés par tant de courage et de désintéressement, venant de cette frêle jeune fille, hier encore étrangère à Pembroke. Vont-ils se laisser vaincre en générosité par elle? Non, ils vont faire leur part. Le vieux Longpré saisit son chapeau en disant:

— De l'argent, nous en avons tout de même un peu! et il dépose un billet vert au fond de son chapeau qu'il fait circuler dans la salle. Et les billets verts et les pièces blanches s'entassent dans le chapeau du vieux Longpré. On recueille \$100, puis quelqu'un dit:

"Nous n'avons tout de même pas de local!

— Prenez ma maison, répond M. Moïse Lafrance, c'est la plus grande. Et je logerai gratuitement l'institutrice."

Quel courage, quel héroïsme, mes petits amis, et comme il faut aimer la langue française, cette belle langue de nos pères, pour avoir l'audace

HOMMAGE

à



ALFRED LONGPRÉ

chef de la minorité française
à ses compagnons d'armes de l'école Jeanne-d'Arc
et à l'héroïque institutrice

JEANNE LAJOIE

qui luttèrent pour les libertés scolaires,
à Pembroke, Ontario
1915-1927

de fonder une école libre, avec si peu de ressource! Comme vous voyez, il n'y a pas que dans les histoires de fée que des événements extraordinaires se produisent.

Le 6 novembre, de très grand matin, le vieux Longpré s'en va raboter ses planches. Il commence plus tôt que de coutume afin d'être libre à neuf heures pour l'ouverture de l'école Jeanne-d'Arc. Des journalistes de Montréal et d'Ottawa assistent à l'inauguration de l'école, de même que les représentants de l'Association canadienne-française d'Education d'Ontario. La cérémonie est touchante dans sa simplicité.

Et comme les classes commencent sous la direction de Jeanne Lajoie, le "vieux" Longpré retourne à ses planches et à ses outils. Pendant quatre ans, à force de courage, de sacrifices et d'abnégation, les classes continuent. Jeanne Lajoie passe ses vacances à quêter pour son école, tout en s'oubliant elle-même.

Enfin, en 1927, vaincue par tant d'audace, de courage et de générosité, la Commission scolaire de Pembroke fait justice aux réclamations des Canadiens français.

Vlan, vlan, vlan, le marteau du vieux Longpré frappe joyeusement sur la tête des clous, car les petits Canadiens de Pembroke vont continuer de parler français.

Mais si mon histoire commence comme une histoire de fée, elle ne finit pas comme une histoire de fée. Jeanne Lajoie ne rencontra jamais le prince charmant. Fatiguée, malade, épuisée par cette âpre lutte de quatre ans, elle dut entrer à l'hôpital des Incurables de Cartierville, près Montréal. Après trois ans de maladie, elle mourut dans la salle des pauvres, seule, presque oubliée. Ses funérailles furent des funérailles de pauvre. Mais qu'importe, Jeanne Lajoie, noble héroïne de Pembroke, ton nom vivra à jamais dans le cœur de tes petits élèves qui continuent de parler français, et ton nom, gravé dans la pierre avec celui d'Alfred Longpré, redira ton courage aux générations futures!

Le monument élevé à la mémoire d'Alfred Longpré, à l'Assomption, fut inauguré le deux octobre 1938.

N'est-ce pas, mes petits amis, que l'histoire du vieux Longpré, est bien plus belle qu'une histoire de fée, et qu'on peut apprendre de ce noble vieillard... "comme on tient un flambeau?"

TESTIS



Oh! les chaussurés neuves, quel supplice les trois premiers jours!

Eh bien! dit Jean, ne les mettez que le quatrième jour!

GAZOUILLIS DE L'OISEAU BLEU

Un monument aux mères canadiennes

L'OISEAU BLEU voltigeait sur le Mont-Royal, la semaine dernière, quand il vit arriver un grand oiseau qu'il ne connaissait pas. Il s'abattit sur le sol, à bout de souffle. L'Oiseau bleu lui demanda:

— Etes-vous malade, mon ami?

— Non. Mais un peu fatigué, j'ai volé tout d'un trait, de Paris à Montréal.

— Idée de briser un record?

— Nullement, mais j'avais hâte de vous faire rapport.

— De quoi donc?

— De la belle cérémonie qui eut lieu à Paris, le 23 octobre dernier.

— Quelle cérémonie?

— Comment vous ne savez pas? Le président de la République a inauguré, à Paris, un monument élevé "à la gloire des mères françaises", et qui exalte le dévouement, la modestie et la grandeur de la mère.

— Quelle merveilleuse idée!

— Avez-vous un monument ici à la gloire des mères canadiennes, exaltant leur fidélité à la religion, à la langue et célébrant la revanche des berceaux?

— Nous en parlons, mais nous n'avons rien encore.

— Alors je m'envole. Je reviendrai quand vous en aurez un; n'oubliez pas de me prévenir.

Et l'Oiseau bleu resta songeur, pensant comme ce serait beau un monument à la gloire des mères canadiennes, exaltant leur fidélité à la religion, à la langue et célébrant la revanche des berceaux!



POUR RIRE

Il y a dans la langue française un mot qui est toujours prononcé mal, même par ceux qui connaissent le mieux cette langue et qui ont le meilleur accent.

— Pas possible! Quel mot est-ce donc?

— Le mot *mal*, bien entendu.

* * *

Deux jeunes bambins causaient. — Quel âge a ton petit frère, demanda l'un.

— Deux ans, répondit l'autre.

— Oh! j'ai un chien qui a le même âge et qui peut courir plus vite que lui.

— Ce n'est pas étonnant. Il a une fois plus de pattes que lui!

LOUIS AUGER

Nouvelle historique écrite pour l'*Oiseau bleu*

par PHILIPPE CUSSON

(Suite)

MALGRE les bonnes paroles de Marguerite Bourgeoys, Jean Auger ne put s'empêcher d'être inquiet de voir sa femme et son fils malades. Son inquiétude augmenta encore l'après-midi, quand il apprit que cinq autres personnes étaient bien malades.

Marguerite Bourgeoys lui dit, le lendemain, que le navire avait servi d'hôpital à des soldats malades et que c'était là la cause de l'épidémie déclarée à bord.

Tous les jours, de nouvelles personnes tombaient malades et Marguerite Bourgeoys se dévouait à leur service sans compter: elle les soignait jour et nuit.

Quand Louis prit un peu de mieux, elle lui apporta toutes sortes de mets délicats, ce qui le surprit fort, car déjà il la connaissait assez pour savoir qu'elle n'avait certainement pas emporté ces mets pour son propre usage. Alors d'où venaient-ils? Un jour il ne put s'empêcher de manifester sa surprise. Comme elle lui donnait un beau morceau de gâteau, fait de farine très blanche et très fine, il lui dit:

— Mademoiselle, vous devez être magicienne, vous, pour trouver de si belles et bonnes choses sur ce vieux bateau, plein de maladie et de contagion.

Marguerite Bourgeoys rit de bon coeur, puis:

— Mais non, mon petit, je ne suis pas magicienne du tout, je ne suis que dispensatrice des bonnes choses que M. de Maisonneuve m'envoie tous les jours. Mais, chut, n'en parle pas, car c'est à toi que j'apporte toujours les plus beaux morceaux.

Louis prit du mieux et sa mère aussi, mais la contagion continua de se répandre sur le bateau, malgré tout le dévouement de Marguerite Bourgeoys. Bientôt elle se vit dans la triste nécessité de préparer plusieurs malades à la mort.

Un après-midi que Louis se chauffait au soleil, en pleine voie de convalescence, Marguerite Bourgeoys vint le chercher pour réciter avec elle les prières des agonisants. Pendant qu'ils récitaient les prières ensemble, le pauvre malade rendit le dernier soupir. Louis qui n'avait jamais vu mourir personne encore, fut très ému de voir expirer ce jeune homme de 25 ou 26 ans, dans toute la force de l'âge, et qui s'en allait comme lui au Canada, travailler pour la France. Mais Louis n'était pas à bout d'émo-

tion. Le soir, après le souper, il vit que le corps du défunt avait été mis dans un grand sac. Marguerite Bourgeoys vint près du sac, s'agenouilla et commença de réciter le chapelet. Louis répondit aux prières et peu à peu, tous les passagers qui le virent, vinrent se joindre à eux. Quand le chapelet fut terminé, Marguerite Bourgeoys lut rapidement *le Libera*, puis fit signe au capitaine qu'elle avait fini. Tous se levèrent et se rangèrent en demi-cercle autour du cadavre. Quatre matelots s'approchèrent, saisirent le sac et le lancèrent à la mer. Au même instant Marguerite Bourgeoys fit un grand signe de croix.

Le lendemain ce fut un autre; deux autres le jour suivant et d'autres encore plus tard. Huit moururent au cours de la traversée.

Louis comptait toujours ses petits bouts de papier, avec le nom de ses camarades dessus; il était rendu au soixantième depuis le premier départ de Saint-Nazaire et le voyage ne semblait pas près d'achever encore. Cependant il avait bien hâte de le voir finir, car il en avait assez de ce sale bateau, où il avait été si malade, où sa mère avait été malade et bien d'autres encore et surtout où huit passagers étaient morts.

Heureusement que Marguerite Bourgeoys voyageait avec eux: elle les encourageait, les avait soignés dans leur maladie, leur enseignait le catéchisme et les prières et transformait toute l'atmosphère du bateau par sa seule présence.

Septembre était venu et le bateau voguait toujours vers le Canada, sans qu'on eût encore aperçu de terre. Le voyage devenait extrêmement monotone sur ce vieux voilier sans aucun confort; et avec des jours entiers d'immobilité complète, le temps paraissait encore plus long, les jours plus ennuyeux et le voyage interminable.

Enfin on aperçut la terre, puis les deux rives du Saint-Laurent et le 22 septembre le bateau arriva à Québec. Sur le pont d'avant, Louis, écarquillant les yeux, demanda à son père:

— C'est cela, Québec?

— Oui, mon fils, nous voici à Québec.

— Comme c'est pauvre!

— Et triste, ajouta Louise Grisard. Il n'y a que cinq ou six maisons là-haut et deux magasins en bas.

— Oui, décidément Québec fait pitié, soupira Jean Auger. Espérons que Ville-Marie sera mieux.

Comme ils causaient, le capitaine LeBesson manoeuvrait prestement pour ancrer son navire le plus tôt possible; dans son empressement il ne vit pas un banc de sable, où le navire alla s'échouer; il s'y enfonça si avant qu'il n'y eut plus moyen de l'en retirer.

Les voyageurs débarquèrent et s'en allèrent en procession vers l'église de Québec où un *Te Deum* d'action de grâce fut chanté pour remercier le ciel d'être enfin arrivé à bon port. M. de Maisonneuve aurait voulu partir aussitôt pour Ville-Marie, mais M. de Lauzon, le Gouverneur, n'était pas du même avis. Il voulait même garder à Québec une partie des hommes de M. de Maisonneuve, mais celui-ci savait trop quel pressant besoin Ville-Marie en avait, aussi il refusa net d'en laisser un seul.

Froissé, M. de Lauzon ne mit pas de barques à la disposition de M. de Maisonneuve; il le laissa se débrouiller seul, ce qui obligea M. de Maisonneuve et ses recrues à séjourner à Québec près d'un mois.

Avant de partir de Québec, comme les plus hautes marées n'avaient pas réussi à renflouer le navire échoué, M. de Maisonneuve décida de le brûler sur place, d'en faire un feu de joie, pour célébrer leur départ vers Ville-Marie.

Ce fut un spectacle splendide de voir flamber ce navire au milieu du fleuve, dans l'obscurité de la nuit, et un véritable feu de joie aussi, car aucun des passagers ne le regrettait; ils avaient trop souffert sur ce bateau contaminé, trop de leurs camarades y étaient morts pour qu'ils eussent le moindre regret de le voir brûler jusqu'à fleur d'eau.

— Et l'Abbé, en parlant d'eau, j'en prendrais bien un verre moi, car tu sais, je commence à avoir la gorge sèche.

Après avoir bu un verre d'eau, Paul Leblanc regarda sa montre.

— Mes petits amis, il est neuf heures et quart et je ne suis qu'au milieu de mon histoire. La suite demain soir.

Plusieurs protestèrent et voulurent lui faire finir son histoire tout de suite, mais il refusa et d'ailleurs l'Abbé donna sans plus tarder le signal de la prière du soir. Après la prière, le cantique à la Vierge, puis le camp fut plongé dans le grand silence.

Les tentes s'illuminèrent; pendant quelques minutes il y eut des ombres chinoises, mais dès que le couvre-feu fut sonné, toutes les lumières s'éteignirent et ce fut, dans la nuit, le silence parfait.

Le lendemain soir, après que les scouts eurent chanté en chœur et écouté deux ou trois chan-

sons comiques, Paul Leblanc fut invité à continuer l'histoire de Louis Auger. De bonne grâce il reprit sa narration:

Mes petits amis,

Comme vous pouvez facilement vous l'imaginer, quand les colons recrutés par M. de Maisonneuve arrivèrent à Ville-Marie, ce fut, pour la petite poignée d'hommes qui étaient restés pendant la longue absence du chef une joie inexprimable. Enfin, les secours arrivaient: la petite colonie, si longtemps menacée de mort, allait vivre et se développer; tous les sacrifices n'avaient donc pas été faits en vain. Des actions de grâces furent rendues à Dieu et à la Sainte Vierge, et bientôt tous se mirent au travail.

Sans retard il fallait défricher la forêt, abattre les arbres et bâtir des maisons pour tous ces colons qui arrivaient.

Pendant ce temps, Marguerite Bourgeoys ne restait pas inactive: avec l'approbation de M. de Maisonneuve elle organisa une équipe d'hommes pour aller bâtir et planter une nouvelle croix de bois, là où M. de Maisonneuve en avait planté une, le jour de l'Épiphanie, dix ans auparavant.

Elle avait invité Louis Auger à se joindre à son équipe, mais lui, curieux, avait demandé:

— Où voulez-vous aller avec tous ces hommes?

— Dans la montagne, mon petit, à une lieue du fort.

— Et pourquoi faire?

— Pour bâtir et planter une grande croix de bois, puis l'entourer d'une palissade de pieux.

— Pourquoi planter une croix sur la montagne?

— En souvenir de celle que M. de Maisonneuve a lui-même portée sur ses épaules et plantée il y a dix ans.

— Pourquoi qui planta une croix M. de Maisonneuve?

— Comment, tu ne le sais pas? alors viens ici, que je te raconte cette belle page d'histoire.

L'attirant près d'elle, Marguerite Bourgeoys lui raconta qu'à la fin de décembre 1642 le fleuve s'était beaucoup enflé et M. de Maisonneuve avait craint que le fort fut inondé. Alors au soir de la veille de Noël, M. de Maisonneuve avait réuni la troupe et au nom de tous il avait fait vœu à Dieu d'aller planter une croix de bois sur la montagne de Montréal, si le fort était épargné de l'inondation. Les eaux ne laissèrent pas de croître et elles remplirent le fossé du fort; mais dès qu'elles mouillèrent le seuil de la porte, elles s'arrêtèrent et se retirèrent enfin.

M. de Maisonneuve exécuta son vœu le jour de l'Épiphanie. Il porta lui-même la croix sur la montagne et quand elle fut plantée, on y fit un autel où le Père du Perron dit la messe.

A ce récit, Louis Auger resta un instant rêveur, puis il demanda :

— Ensuite, qu'arriva-t-il ?

— Tu veux donc tout savoir, toi ? Eh bien ! les colons prirent l'habitude d'aller en pèlerinage à la croix et d'y faire des neuvaines. Un jour il y avait là 15 ou 16 personnes pour assister à la messe et pas une qui savait la servir.

— Alors il n'y eut pas de messe ?

— Si, il y eut la messe quand même. Mlle Mance la fit servir par Pierre Gadois, un petit garçon de onze ans, mais elle dut l'aider à prononcer les réponses, car il ne les savait pas.

— Moi, je les sais les réponses de la messe, je peux la servir sans que personne m'aide.

— A la bonne heure, mon Louis. Alors viens-tu avec nous demain ?

— Mais pourquoi que vous allez faire une croix si M. de Maisonneuve en a planté une lui-même ?

— C'est parce que les Iroquois l'ont détruite, depuis longtemps déjà.

— Oh ! maintenant, je comprends. Oui j'aimerais bien y aller avec vous, si maman me le permet.

— Je vais le lui demander moi-même.

Philippe CUSSON

(A suivre)



BONS MOTS

Parfaitement, si le patron ne retire pas ce qu'il a dit, je quitte la maison.

Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

Que je partirais à la fin du mois.

* * *

Vous voulez une carte de la région, de quel format ?

Je suis un peu myope... Donnez-moi grandeur nature !

* * *

Cette fois, c'est la dernière question à laquelle je réponds. Tu entends, Charlot : la dernière ! annonce un père exaspéré que dérange à chaque minute un insistant *Dis papa !*

— Oui, papa, répond le gamin, nullement impressionné. Mais dis, papa, pourquoi qu'on n'en terre pas la mer Morte ?

GAZOULLIS DE L'OISEAU BLEU

Concours d'histoire du Canada à Fall River

Par un froid matin d'octobre, pour se réchauffer, l'*Oiseau bleu* sautillait vivement au parc LaFontaine, quand une frileuse hirondelle vient se poser près de lui.

— Où allez-vous comme ça, pauvre petite ? Vous devriez être aux tropiques par ce froid matin. Ce serait mieux pour votre frêle constitution.

— C'est vrai, bel *Oiseau bleu*, mais je suis venue ici en mission spéciale avant de m'envoler vers les tropiques. Réchauffez-moi sous votre aile, je suis toute transie.

La recouvrant de son aile, l'*Oiseau bleu* gazouilla :

— Là, ma mie, êtes-vous mieux ? Et quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous pour braver ici le froid ?

— Je viens vous annoncer le concours d'histoire du Canada, à Fall-River.

— Un concours d'histoire du Canada à Fall-River, aux États-Unis, mais voyons, vous devez faire erreur.

— Non, pas du tout. *La Société des Concours de français*, de Fall-River, a décidé d'organiser un grand concours d'histoire du Canada chez les jeunes Franco-Américains.

— Mais ils n'ont pas de manuels d'histoire du Canada, ce sont des Américains !

— Aussi pour remplacer les manuels, les leçons d'histoire du Canada seront publiées par tranche, dans les colonnes du journal : l'*Indépendant*, de Fall-River.

— Ils ne pourront pas conserver les leçons ?

— Oui, car des albums seront donnés aux concurrents pour qu'ils puissent y coller les leçons.

— Y a-t-il des prix à gagner ?

— Cent-cinquante dollars de prix.

— Comme c'est merveilleux tout de même, un concours d'histoire du Canada aux États-Unis ! Brave petite hirondelle, vous avez bien fait de braver le froid.

— N'est-ce pas que vous pouvez être fiers des Franco-Américains ?

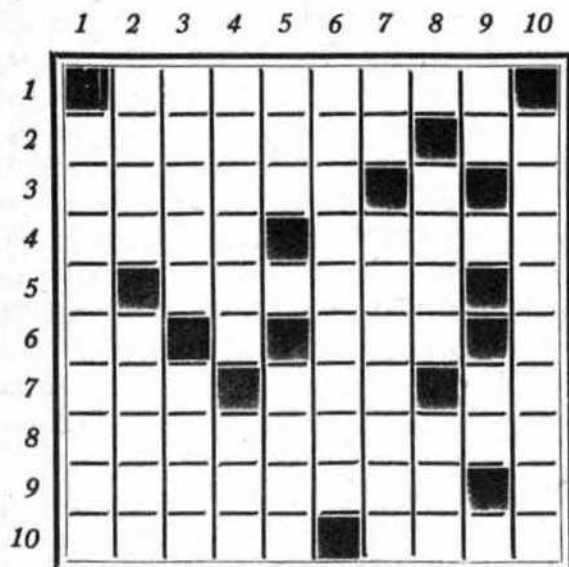
— Oui, très fiers. Et sauvez-vous aux tropiques, maintenant, frileuse hirondelle, vous avez bien mérité un peu de chaud soleil.

Concours de novembre 1938

GENS ET CHOSES DE CHEZ NOUS

par COUSINE FAUVETTE

MOTS CROISÉS



HORizontalement

- 1 — Femme de lettres canadienne; auteur de *Contes de Noël*, *Nos travers*; elle collabora à divers journaux et revues; morte en 1925.
- 2 — Titre particulier des empereurs et des rois. — 3e et 1ère voyelles.
- 3 — Flatter basement.
- 4 — Tributaire de la rivière Mistassini, dans la région du lac Saint-Jean. — Nom de la femme de Loth, qui fut changée en statue de sel.
- 5 — Soins accompagnés d'inquiétudes.
- 6 — Mœurs, coutumes. — Synonyme de hé.
- 7 — 7e lettre de l'alphabet grec. — Consonnes. — Moitié de domino marquée d'un seul point.
- 8 — Oblat devenu évêque de Saint-Boniface en 1863; il tint un grand rôle dans l'histoire du Manitoba et du Nord-Ouest. — Sorte de boîte qui sert à mettre, à porter, à conserver un objet.
- 9 — Lac situé dans le district de l'Abitibi; il se décharge d'un côté dans le Saint-Laurent, de l'autre dans la rivière Outaouais.
- 10 — Genre de palmiers dont les fruits fournissent l'huile de palme et les graines une sorte de beurre. — Époque.

VERTICALEMENT

- 1 — Jésuite, missionnaire au Canada; il découvrit le Mississippi dont il prépara une carte.
- 2 — Cheval dans le langage des enfants; idée favorite, marotte. — Fille de Necker, femme célèbre, auteur de *Delphine*, de *Corinne* et du livre *De l'Allemagne*.
- 3 — Nœuds particuliers servant aux marins pour joindre deux cordages. — Maladie de la peau.
- 4 — Médecin et patriote canadien; prit une part active à l'insurrection de 1838; il fut obligé de s'expatrier aux États-Unis. — Détesté.
- 5 — Consonnes et voyelle. — Don fait par testament.
- 6 — Traité de paix conclu en 1713 entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande; il livra

à l'Angleterre, la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie.

- 7 — 2e note en musique. — Bandeau royal.
- 8 — Peintre italien né à Garofalo. — Action ou art de lancer, au moyen d'une arme, un projectile vers un but.
- 9 — Conjonction. — Article contracté masculin singulier.
- 10 — 9e gouverneur anglais du Canada; deux faits sous son administration: le projet d'union des deux Canadas, 1822, et la crise politique amenée par le refus de laisser aux membres de l'Assemblée le vote et le contrôle des subsides.

Faire tenir ses solutions, au plus tard, le 26 novembre 1938 à l'Oiseau bleu, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, Québec.

Solution du problème d'octobre 1938

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | M | A | R | Q | U | E | T | T | E |
| 2 | A | R | E | ■ | V | ■ | T | A | N |
| 3 | C | E | D | R | E | S | ■ | R | V |
| 4 | K | ■ | D | E | ■ | P | ■ | D | I |
| 5 | E | P | I | P | H | A | N | I | E |
| 6 | N | O | T | A | ■ | I | ■ | V | S |
| 7 | Z | ■ | I | R | O | N | I | E | ■ |
| 8 | I | L | O | T | S | ■ | ■ | L | A |
| 9 | E | ■ | N | I | T | R | E | ■ | S |

Gagnants du Concours

1. — Mlle Aline Bellefeuille, 4530, avenue de Lorimier, Montréal, *École Chamilly-de-Lorimier*.
2. — M. Louis Gagnon, 8229, rue Saint-Denis, Montréal.
3. — Mlle Rosine Bédard, Saint-Roch-de-l'Achigan, Comté de l'Assomption, Québec, *Couvent des SS. des SS. NN. de Jésus et de Marie*.
4. — Mlle Muriel Pereira, 11, côte Saint-Antoine, Ouestmont (Westmount), *Académie de Saint-Paul*.
5. — Mlle Lucile Séguin, Rigaud, comté de Vaudreuil, Québec, *Pensionnat de Sainte-Anne*.
6. — Mlle Thérèse Ouellet, Saint-Pascal, Comté de Kamouraska, Québec, Case postale 5.

Chacun des gagnants a reçu en prime de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* la somme de cinquante sous.

* * *

Mlle Aldéa Laberge, du couvent des SS. des SS. NN. de Jésus et de Marie, Saint-Roch-de-l'Achigan, comté de l'Assomption, écrit à l'Oiseau bleu:

Cordial merci; la prime qui m'a été adressée a été déposée dans le tronc des *Oeuvres missionnaires*. Félicitations à cette généreuse fillette.

Michel et Josephte dans la tourmente

par

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY
de la Société Historique de Montréal

(Suite)

III — CE QUE MICHEL N'AVAIT PAS PREVU

MICHEL, la veille au soir, s'était rendu chez la vieille dame que son protecteur, Olivier Précourt, lui avait présentée l'été précédent et où il avait séjourné plusieurs semaines.

Le vent soufflait avec rage dans la direction du faubourg Québec. Michel s'y engagea avec peine. La neige tourbillonnait. Elle venait s'amasser ici et là sur la route. Lorsque le petit garçon atteignit l'asile que son cœur, profondément blessé par les paroles de M. Perrault, avait désiré avec véhémence, il était temps. Il n'en pouvait plus. Le frisson le gagnait. Les larmes ne montaient plus à ses yeux qui brûlaient. Il saisit le marteau. Fébrilement, il frappa plusieurs fois.

Ce fut la vieille dame elle-même qui accourut. Elle poussa un cri, reconnaissant Michel tout de suite. Avec toute sa pitié alertée, elle l'attira à l'intérieur, dans le petit salon où l'on sentait moins le vent glacial qui soufflait sans répit. Elle enleva les vêtements de sortie de l'enfant et l'installa dans un fauteuil. Puis, appelant la servante de la maison, elle lui ordonna de préparer tout de suite une tasse de lait chaud et quelques biscuits secs. Ses yeux interrogeaient l'enfant avec anxiété. Elle le voyait, heureusement, se remettre peu à peu.

— Michel, dit-elle enfin, toi, à Montréal! Je ne puis en croire mes yeux. Mais que veut dire ce voyage au lendemain de la terrible bataille de Saint-Charles? Elle a coûté la liberté à Olivier, mon pauvre grand, je l'ai su. Sa grand-mère décédait peu avant sa capture. J'ai su cela aussi. Allons, raconte-moi ce que tu peux... Non, dit-elle plus bas, attends. Voici la bonne... Vois-tu, mon enfant, reprit-elle plus haut, il faut d'abord te reconforter, te rassurer... Mais que vois-je? Encore de grosses larmes? Michel! Michel! Où est ton courage? Tu es chez vous, ici. Tu sais quelle affection je te porte, à cause d'Olivier d'abord... à cause de toi aussi... Bon!... Voilà que tu redeviens toi-même... Tu ne prends plus rien? Fais un effort? Non? ... Alors, parfait, installons-nous tous deux pour une longue conversation. Nous voici seuls de nouveau...

L'entretien se prolongea assez tard. L'intelligente protectrice de Michel se rendait compte que le cœur de l'enfant, en se déchargeant, rétablissait l'équilibre de ses nerfs. Elle parla longuement à son tour. Elle convint d'un plan de vie qui permettrait à l'enfant de rester à Montréal, près d'elle, et d'apercevoir de temps à autre, sa petite amie Josephte. Puis, la bonne Mathilde Perrault apporterait ses conseils. Elle déciderait de certains détails relativement aux études de Michel... il fallait en cela obéir à Olivier, n'est-ce pas? Enfin, la vieille dame se leva. Onze heures sonnaient. Elle conduisit elle-même l'enfant à la petite alcôve qu'on venait de lui préparer, au bout du corridor du premier étage. Un moment, elle tint Michel pressé contre elle, le baisa au front, lui recommanda, surtout, de bien prier le bon Dieu, qui l'avait amené sans accident jusqu'à sa maison, par une terrible nuit de vent et de neige.

Le lendemain, de grand matin, Michel fut debout. Son premier soin fut de regarder au dehors. Quelle surprise! La neige ne rendait nullement les chemins impraticables. Elle avait dû cesser vers minuit.

Il accompagna sa protectrice à la dernière messe qui se disait à sept heures à la chapelle de Bonsecours. En sortant, un gros homme, plein de cordialité, mais le front soucieux s'approcha d'eux.

— Bien le bonjour, Madame Deland. Toujours alerte, il n'y a pas à dire. Eh! c'est Michel que je vois à vos côtés... Bonjour, mon garçon!

— Bonjour, Monsieur Caron.

— Montréal te semble plus sûr que Saint-Denis, en ce moment, n'est-ce pas? Pauvres gens du Richelieu!... Madame, j'ai quelque chose à vous demander, figurez-vous... C'est pour cela que je me suis permis de vous aborder de si bonne heure. C'est un service, un grand service que vous pourriez me rendre...

— Bien volontiers, monsieur Caron. Qu'y a-t-il?

— Si le petit homme qui marche près de vous peut disposer de son temps, voulez-vous lui permettre de se rendre dans une demi-heure à mon magasin de nouveautés de la rue Saint-Paul. Mon commis est malade. Je suis forcé, moi, voyez-vous, de rester à la maison, c'est-à-

diré à l'étage supérieur du magasin, car ma femme est toujours bien malade. Les derniers événements l'ont bouleversée au point que sa pauvre tête s'en va, par moments... Et les enfants, qui sont là, c'est du jeune monde encore...

— Michel, demanda la vieille dame, que distu de l'offre de M. Caron?...

— Je l'accepte, madame.

— Bien, petit, fit ce brave homme. Je te paierai, va, le fier service que tu me rendras.

— Ce sera pour longtemps, monsieur, cet engagement? demanda Michel, dont la figure rayonnait de satisfaction.

— Je ne sais pas encore... pour une semaine, pour un mois, plus encore, qui sait!

— Je serai chez vous à huit heures, soyez sûr, monsieur, assura encore Michel, tandis que le gros homme s'éloignait en saluant madame Deland.

— Eh bien! mon enfant, Notre-Dame de Bon Secours vient encore à ton aide? dit la vieille dame en pressant la main de l'enfant.

— Oh oui! madame, je le vois, allez. Moi qui avais tant peur de vous être à charge.

— Bah! Je ne suis pas riche, il est vrai, mais la dépense que tu aurais occasionnée eût été minime, mon enfant.

— Vous êtes trop charitable, madame. M. Olivier le disait sans cesse en parlant de vous. Alors, madame, si... si vous vouliez?

— Que désires-tu encore mon petit? Ne te trouble pas ainsi.

— S'il était possible que vous ayez des nouvelles de Josephte? Elle était bien malade, hier, quand je l'ai quittée... Ah! ses petits doigts, madame, j'ai dû les enlever de force sur mes bras... Je les sens toujours... là... depuis... hier... Josephte... vous savez...

Et l'enfant baissa la tête, étouffant un sanglot.

— Pauvre Michel... Eh bien, cet après-midi, j'essaierai en effet de me rendre auprès de Mathilde Perrault. La bonne enfant doit être inquiète de toi.

Vers dix heures, Michel semblait déjà acclimaté dans le grand magasin, qu'un feu de cheminée tenait assez chaud. Les clients se faisaient rares. Par deux fois déjà, le patron était descendu pour voir comment les choses allaient. Il avait recommandé au petit garçon de balayer et d'épousseter un peu partout.

Michel avait obéi avec empressement. Il finissait le rangement dans la large fenêtre, à droite du magasin, lorsqu'il entendit des cris, des rires, des huées, qui éclataient dans la rue. On venait rapidement vers le magasin. Le petit garçon, sans beaucoup de curiosité, voulut tout de même se rendre compte de ce qui se passait.



Je vous dis, messieurs les Habits rouges...

Il ouvrit l'un des carreaux de la fenêtre. Il se pencha. Il recula, en poussant une exclamation de surprise: "M. Perrault! Que lui veut-on?"

Puis, l'enfant courut à la porte du magasin, mais s'arrêta. Il lui fallait avertir M. Caron qu'un accident venait d'avoir lieu, tout près de son magasin, et qu'il allait y courir un moment.

Il pourrait peut-être rendre quelques services. Il appela M. Caron, présenta sa demande. La voix de son patron répliqua aussitôt: "Va, va, mon enfant, je descends immédiatement".

Lorsque Michel rejoignit le groupe des manifestants qui s'étaient arrêtés près de l'angle de la rue Saint-Joseph et de la rue Saint-Paul, il vit tout de suite que les choses allaient se gâter pour M. Octave Perrault. Son humeur détestable, ses paroles de fureur qui mettaient en joie les gamins, plaisaient beaucoup moins aux deux soldats anglais qui voulaient l'entraîner aux casernes. L'altercation semblait même à un point extrême d'irritation, lorsque Michel, qui avait enfin réussi à pénétrer au premier rang, put en entendre quelques mots.

— Je vous dis, messieurs les Habits rouges, que je n'ai rien de commun avec les Perrault, propriétaires de la *Minerve* et du *Vindicator*, répétait M. Perrault, en coulant des yeux terribles.

— Votre nom est Perrault... insistait l'un des soldats en français, mais d'un fort accent britannique... Vous donner explications au colonel Simpson... pas à moi...

— Oh! oh! criaient les gamins, M. Perrault qui renie sa parenté... Emmenez-le, emmenez-le!... C'est un traître... Honte! Honte!

Et des boules de neige, de terre boueuse, des roches aussi, vinrent couvrir le paletot de M. Perrault. Exaspéré, celui-ci leva sa canne sur les enfants qui le pressaient de plus près.

Des cris de douleur et des pleurs éclatèrent. Alors, la cohorte enfantine n'y tint plus. En un instant, le père de Mathilde Perrault fut renversé et frappé à qui mieux mieux avec la même canne qu'il brandissait tout à l'heure. Les soldats, d'abord surpris de l'attaque, se précipitèrent. Ils reculèrent, non sans peine, tous ces enfants agressifs, que les discours des parents enflammaient outre mesure.

Michel, qui avait aidé aux soldats à défendre M. Perrault et se trouvait par conséquent au premier rang, se vit attaqué à son tour par ses compagnons. Il se défendit, tandis que la victime première de la fureur des enfants, M. Perrault, se redressait tant bien que mal avec l'aide des soldats. L'un des gamins cria à Michel soudain : "Qu'est-ce qui te prend, toi, l'ami, de défendre, ce vilain monsieur? . . . Il n'a que ce qu'il mérite. . . va! . . ."

— On ne frappe pas quelqu'un qui a des cheveux blancs, cria Michel. Et puis. . . je le connais très bien, moi. . . ce monsieur, et. . .

Un des soldats saisit Michel par le collet et lui fit faire demi-tour.

— You know this old man? Who is he? demanda-t-il avec brusquerie.

A la grande surprise du militaire, Michel lui répondit dans un très bon anglais, et donna avec volubilité, toutes les explications désirées. Puis, sur la demande des soldats de venir en compagnie de M. Perrault jusqu'aux casernes, Michel se mit docilement aux côtés de celui-ci. M. Perrault avait attentivement écouté les réponses du garçonnet au soldat, mais sans les comprendre, car il connaissait fort peu l'anglais. Son regard ne tomba pas une seule fois sur l'enfant. La tête restait droite, son front hautain, ses yeux remplis de rage. Il marcha à la suite de Michel et des soldats, sans desserrer les lèvres, tentant, à la dérobée, de remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Mais la boue, quoi qu'il fût, collait de façon lamentable à ses vêtements, sa boucle Lavallière n'était qu'une loque, ses gants avaient disparu et son chapeau haut de forme bosselé, troué apparaissait une chose informe, ridicule. Les passants, surpris, regardaient passer ce groupe étrange. Mais aucun ne semblait reconnaître le correct M. Perrault en ce vieux monsieur qui allait tête basse, le col relevé, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux. Le malheureux père de Mathilde buvait vraiment un calice d'humiliation inconnu jusqu'ici.

Aux casernes, l'entrevue fut de courte durée. Un des officiers qui entrait en même temps que M. Perrault et ses compagnons, reconnut le père de Mathilde et accourut à son aide. Aidé du témoignage de Michel, il put le tirer de ce mauvais pas. Il offrit ses services au sortir de la petite enquête. Il voulut prêter un paletot et

un chapeau. Sur le refus obstiné de M. Perrault, il commanda à son ordonnance de remettre en assez bon ordre les vêtements de leur visiteur.

Michel n'avait donc qu'à reprendre la route du magasin. Sa présence devenait encombrante. Le père de la *princesse*, qui relevait avec arrogance la tête, refusait, non seulement de lui dire un simple merci, mais même de le regarder.

Au magasin, dès son entrée, il lui fallut raconter de façon précise toutes les phases de l'incident. Il ménagea M. Perrault tant qu'il put, mais l'honnête marchand n'en sauta pas moins d'indignation.

— Ah! c'est comme cela que l'on te traite dans ce beau monde de la rue Saint-Jacques. Hé! je le reconnaitrai entre mille maintenant, ton M. Perrault, et si jamais il m'est permis de lui dire quelques mots les yeux dans les yeux. . .

— Oh! non, non, patron, vous ne ferez pas cela. . . Que voulez-vous, M. le curé Chartier me disait un jour qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. . . Et je lui déplais, hélas! à M. Perrault.

— Tu me plais à moi, mon garçon, au moins, et tu sais, j'ai le bras assez long, pour bien te placer dans un autre bon magasin de la rue Saint-Paul, une fois mon commis revenu. Console-toi, va.

— Merci, monsieur, répondit Michel, qui essayait malgré lui une larme. Puis, il se remit au travail, tandis que son patron remontait vivement chez lui. L'on entendait des cris et des pleurs d'enfants.

Vers quatre heures, le même après-midi, alors que l'ombre commençait à envelopper toutes choses, dans la vaste salle du magasin, une voiture, qui roulait à toute vitesse, s'arrêta tout à coup devant le magasin. Une dame et un monsieur en descendirent et pénétrèrent en hâte dans le magasin. Michel, qui accourut, reconnut en eux, la bonne Mathilde Perrault, et le médecin qui soignait Josephte. La jeune fille saisit le petit garçon et le pressa contre elle sans parler d'abord. Elle semblait fortement émue.

— Michel, dit-elle enfin, nous venons te chercher le docteur et moi. Josephte, vois-tu, est au plus mal. Peut-être ta vue fera-t-elle quelque miracle?

— M. Perrault ne veut pas de moi, murmura Michel.

— Eh bien! mon garçon, peu importe pour l'instant, ce que veut ou ne veut pas M. Perrault. Je prends tout sur ma responsabilité, prononça le médecin en mettant ses deux mains sur les épaules de l'enfant et en le regardant avec attention. Allons, suis-nous, tu le veux, n'est-ce pas?

— Je ne puis laisser le magasin. Mon patron a fixé la fermeture à cinq heures, reprit encore l'enfant en soupirant.

— Où est-il ton patron? fit avec impatience le médecin.

— Là-haut. Chez lui.

— C'est au premier palier?... Par cet escalier?... Attendez-moi un instant mademoiselle Mathilde. Ce ne sera pas long.

En effet, le praticien arracha tout les consentements et un quart d'heure plus tard, Michel entra chez M. Octave Perrault.

— Je vais voir la malade, déclara le médecin, avant de faire entrer le petit auprès d'elle. Où se tient en ce moment, votre père, mademoiselle? Est-il sorti? Au fait, je ne l'ai pas vu depuis ce matin...

— Mon père, docteur, me semble mystérieux depuis qu'il est entré à midi. Personne ne peut le voir. Il nous répond de l'intérieur de sa chambre qu'on veuille bien le laisser reposer en paix, qu'il ne se sent pas très bien... Il n'a pas même voulu dîner.

— Je forcerai sa porte, tout à l'heure... Allons au plus pressé, à ma bonne petite fille qui ne mourra pas sans que je rouspète quelque peu, mes amis.

Pauvre Josephte! Elle sembla méconnaissable à Michel. Sa mince figure ressortait toute tirée, d'un ton gris de cendre du fond de ses oreillers. Ses yeux creusés étaient fermés. Un souffle à peine perceptible soulevait sa poitrine. Une petite morte eut moins impressionné le garçonnet que ce visage livide. Le médecin fit signe à Michel d'approcher. Tout bas, il lui recommanda d'appeler doucement la malade de temps à autre, de tenir et de presser sa main gauche. La droite reposait déjà dans la sienne. Le médecin repoussa soudain les dentelles du poignet, voulant pratiquer dans le petit bras une piqûre tonifiante. Hé! il importerait alors qu'au regain de vie obtenu, la vision de Michel vînt y ajouter un élément... victorieux peut-être! Il le dit à l'enfant.

Le médicament agit lentement... Enfin Josephte ouvrit les yeux. Son regard erra autour d'elle. Il se fixa bientôt sur Michel qui se mit à lui parler doucement, tendrement.

— Josephte, murmurait-il, je suis là, moi, Michel... Dis, tu me reconnais... Josephte, tu ne vas pas nous quitter... Non, non, je reste près de toi... Je te garderai, va!

— Michel, souffla tout à coup la fillette, oui... tu es là! Je... te... vois... Je suis... bien... malade... va!

— Il faut guérir.

— Je ne sais pas... je ne sais pas... Pourquoi?

— Mais parce qu'on t'aime, Josephte.

— Tu... m'as... abandonné?

— Jamais, tu te trompes.

— Ah! Michel... cache-toi! L'homme noir... l'homme noir... terrible, il va revenir... Ah!... il est là! Vois! Vois!

La malade se leva toute droite, saisit Michel, puis avec un grand cri de frayeur, elle retomba en gémissant sur ses oreillers. Des paroles incohérentes s'échappèrent bientôt de ses lèvres et sans arrêt. Sa tête roulait sans fin. Et toujours les noms de Michel et de l'homme noir terrible revenaient dans son délire.

Le médecin s'approcha de la table où se trouvaient des médicaments. Il examina le contenu de plusieurs fioles. Enfin, il en saisit une, l'ouvrit et versa un peu de liquide dans un verre. Il appela en hâte Mathilde; elle était demeurée la figure toute bouleversée, au fond de la pièce.

— Tenez, ma bonne enfant, vous ferez prendre ceci à la malade, coûte que coûte. Un peu d'espoir renaît à mon avis. Son état change de tout au tout.

— Mais ce délire?

— Il vaut beaucoup mieux aller que l'absence de toute réaction que je constatais depuis le matin.

— Quel sera l'effet de ce remède?

— C'est un calmant. Le sommeil suivra. Que Michel soit là au réveil. Il se pourrait que la petite soit redevenue tout à fait consciente et le demande. Soyez-là aussi.

— Elle dormira longtemps?

— Deux heures, moins peut-être. Mais je reviendrai dans la soirée. En attendant, je cours faire une visite à votre père, puis j'irai souper.

— Si vous acceptiez de prendre place à notre table?

— Merci. Ma pauvre chère femme m'attend. Je la désappointe assez souvent, pour lui accorder au moins un repas de temps à autres.

Le médecin dut frapper plusieurs fois avant que M. Perrault se décidât à lui ouvrir. Il l'entendit se jeter au bas de son lit et venir en traînant fortement les pieds jusqu'à la porte. Il tira les verroux, en maugréant quelques mots intelligibles, puis réintégra péniblement son lit.

Surpris, le médecin le regardait agir. Il le voyait mal, à la lueur d'une petite veilleuse qui seule éclairait la pièce assez vaste. Il s'approcha du lit. Quelle figure ravagée il eut alors devant lui! Qu'étaient-ce que ces bleus, ces rainures sanglantes aux joues? Ses mains portaient de nombreuses écorchures également.

— Eh bien! Octave, demanda le médecin sans manifester le moins du monde l'étonnement qu'il ressentait, que t'arrive-t-il? Tu es tombé?

— Evidemment, grogna M. Perrault.

— Tu ne t'es pas fracturé quelque membre, au moins? Veux-tu que je m'en assure?

— Non. Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse en paix... Oh! Misère! cria tout à coup, M. Perrault, en portant la main droite à son épaule.

— Allons! Tu le vois, Octave, tu ne peux te passer de mes soins... Eh! oui, l'épaule est disloquée, mon ami... Il faut tout remettre en place... Je vais appeler Mathilde.

— Non, non, cria avec force le malade. Si tu fais venir Mathilde, ici, tu ne me toucheras pas. J'en crèverai plus tôt.

— Mais qu'est-ce qui te prend? C'est un ange, ta fille. Tu ne la mérites pas, va.

— Je le sais. Mais je n'en veux pas tout ange qu'elle est. Tu entends!

— Mélanie peut monter?

— Cette bavarde ne passera pas le seuil de ma chambre, je t'en garantis.

— Alors, je n'ai plus qu'une seule personne à te proposer. Mais je crains qu'à son nom, tu m'envoies à tous les diables.

— Qui est-ce?

— Michel, le petit ami de ma malade. J'ai dû l'amener ici de force tout à l'heure. Il fallait tout tenter pour sauver la petite fille, tu le comprends, au moins?... Comment, tu ne dis rien?

— Que veux-tu que je dise. Tu as fait à ta guise. Suis-je encore le maître dans ma maison, moi?

— Alors, Michel... peut-il venir? Tu te rends compte que je ne puis agir seul.

— C'est bon, c'est bon. Fais venir ce vaurien.

— Tu as des mots maladroits, Octave. On ne peut voir un enfant plus laborieux et plus honnête.

Ce fut une lourde besogne que de redresser l'épaule de ce malade récalcitrant, qui n'avait à la bouche que des mots désobligeants envers ceux qui tentaient de le soulager. Enfin, tout fut fait au gré des désirs du médecin. Il partit pour que la nuit fût calme, au moins de ce côté. Il sortit de la chambre en hâte. Michel allait le suivre, lorsqu'il s'entendit appeler par le malade. Il courut au chevet du lit.

— Qu'est-ce que je puis faire pour vous, monsieur? demanda Michel, l'air tout à la fois, surpris et craintif.

— Ferme la porte à clef, d'abord, puis reviens près du lit. J'ai à te parler.

— Bien, monsieur, répondit le petit garçon, qui s'empressa d'obéir à ses deux ordres.

— Alors, demanda le malade, dès que le petit garçon fut revenu près de lui, tu t'installes dans ma maison?

— Le temps d'aider à guérir Josephte, monsieur. C'est le docteur qui le veut, non moi, je vous assure...

— Qu'est-ce qui t'a pris à me suivre ce matin dans la rue Saint-Paul? D'où venais-tu?

— J'ai un emploi de commis chez M. Caron, le marchand de nouveautés. Je vous ai vu de la fenêtre du magasin. Et... j'ai couru à votre secours... pour... pour l'amour de votre fille... Elle a été si bonne pour moi.

— Ce qui fait que tu es en possession d'un secret qui me regarde et que je ne voudrais révéler à personne. Je n'ai rien dit à notre médecin, tu l'as vu. Il croit à une chute de ma part.

— Je ne dirai rien, je vous assure, monsieur, pourvu que vous consentiez à me garder quelques jours dans la maison.

— Que je le veuille ou non, tu y resteras, tu le sais bien... Est-ce que je compte ici, maintenant?

— Oh! monsieur!

— Puis, tu vas te venger, évidemment. Tu raconteras à ma fille... à d'autres aussi... tout ce qui s'est passé, ce matin.

— Jamais, monsieur!

— Allons donc!

— Je ne voudrais pour rien au monde faire du chagrin à votre fille... C'est un ange pour Josephte et pour moi...

— Oh! assez... Vous m'agacez tous, tous, avec votre manie de transformer ma fille en ange...

— Je puis vous laisser, monsieur?

— Non, pas encore.

— Josephte peut se réveiller, monsieur. Et le médecin veut qu'alors elle me voie à ses côtés.

— Eh bien! un malade en vaut un autre... J'ai besoin de toi, moi aussi... Quelle mine tu fais!... Allons, va-t-en... Tu n'as pas plus de coeur que les autres...

— Que voulez-vous, monsieur? Dites-le moi bien vite. Je courrai ensuite près de Josephte.

On frappa à la porte. La voix de Mathilde se fit entendre: "Es-tu là, Michel? Viens, viens, Josephte te demande."

— Michel n'est pas ici, répondit avec brusquerie, M. Perrault, en retenant Michel de sa seule main disponible... Et veux-tu, s'il te plaît, me laisser reposer jusqu'à demain, sans venir ainsi me troubler.

— Vous n'êtes pas plus mal, alors, père?

— Non, non, va-t-en, Mathilde, de grâce, maugréa encore M. Perrault.

Les pas de la jeune fille s'éloignèrent.

— Et maintenant, mon garçon, tu vas ramasser tous les vêtements que j'ai jetés sous mon lit à mon arrivée, à midi. Fais-en un paquet solidement attaché, et cours le jeter dans la première ruelle près d'ici.

— Monsieur, fit Michel, je veux bien ramasser vos vêtements mais c'est tout... c'est tout. Je cours près de ma petite amie malade.



Enfin ! Michel ! Entre mon bon petit.

— A ton aise. Du moment que tu tiendras tout secret dans ta chambre. Et tu sais, si jamais tu ouvres la bouche sur tout ce qui s'est passé aujourd'hui, tu connaîtras la force de mon bras, au moins une fois dans ta vie. Je ne serai pas toujours l'invalidé que tu vois en ce moment.

Triste, ne comprenant rien au monstrueux égoïsme qui se révélait à lui, Michel, d'une main fébrile et de grosses larmes dans les yeux, parvint à faire le paquet demandé, puis à le traîner sans être vu de personne, jusqu'à sa petite chambre. Puis, il courut à la porte de la malade. Mathilde regardait juste à ce moment de tous les côtés.

— Enfin ! Michel ! Entre, mon bon petit.

— Josephte me demande alors ?

— Oui, oui.

Le petit garçon, en marchant sur la pointe des pieds s'avança vers le lit. Oh ! était-ce possible ! Josephte, les yeux bien ouverts, un faible sourire sur les lèvres, le regardait s'approcher.

— Michel, dit sa voix faible, oh ! bien faible... c'est vrai... tu ne me quitteras plus ?

— C'est vrai, Josephte. Mais il faut guérir bien vite, en retour.

— Non, oh ! non !

— Josephte !

— Tu me... quitterais encore... Quand je suis malade, tu... reviens... au contraire.

— Ce ne sera plus jamais ainsi... Jamais ! Je t'amènerai où que j'aille, maintenant.

— C'est vrai ?

— Je ne mens jamais, comme tu sais. Demande à la *princesse* ce que j'ai promis à ton sujet...

— Demain... demain... Tu veux ?

— Je veux tout ce que tu veux.

— Tu vas... coucher ici, ce soir ?

— Oui.

— Enfin !

— Tu souffres beaucoup, Josephte ?

— Non, pas en ce... moment. Mais... je suis bien... bien... fatiguée.

— Alors, repose-toi. Ne parle plus.

— Prends ma main... comme cela, Michel... je saurai... que tu restes... alors !

Et la petite fille s'allongea, esquissa un petit sourire, ferma les yeux, puis bientôt s'endormit paisiblement.

Lorsque le médecin revint dans la soirée, Josephte dormait encore, la main dans celle de Michel. Le petit garçon un peu las, à la suite de toutes les émotions ressenties, avait succombé lui aussi, au sommeil, la tête appuyée sur le bord du lit. Mathilde les montra tous deux en souriant au médecin qui se frottait les mains avec satisfaction. Tout allait à son gré. Josephte était certes sauvée. Les heures d'angoisses étaient passées.

Il fit signe à Mathilde de sortir un moment de la chambre.

— Ma bonne Mathilde, faites-vous remplacer par Mélanie durant un quart d'heure. Je voudrais vous confier quelque chose.

— Bien, docteur. Je vais donner des ordres en conséquence. Rendez-vous dans le bureau de mon père. Je vous y rejoindrai dans quelques minutes.

Quand la jeune fille entra, dans la petite pièce de son père, le médecin rédigeait une ordonnance. Il la tendit bientôt à la jeune fille.

— Il faut songer à vous, mon enfant. Je vous trouve bien pâle, depuis deux jours. Ne négligez pas de prendre le remède que je vous prescris.

— Merci, docteur.

— Et maintenant écoutez bien, ce que j'ai appris de la bouche d'un ami, ce soir. J'ai hésité, me demandant si je devais vous cacher ces faits pénibles... Vous avez tant à supporter, en ce moment, pauvre enfant. Mais vous êtes courageuse... de bon jugement, et si les événements vous obligent à prendre un parti, vous vous déciderez en toute connaissance de cause.

— Parlez, docteur, je vous assure que le jour où j'ai appris l'arrestation d'Olivier... j'ai reçu au cœur un choc tel, que maintenant peu de choses peuvent me frapper aussi douloureusement...

— Pauvre petite ! fit le docteur, qui voyait les yeux de la jeune fille se remplir de larmes.

— Il ne s'agit pas d'Olivier, au moins, docteur ? demanda soudain Mathilde, le regard plein de détresse.

— Non, non, mais de votre père.

— De mon père ?

Et le docteur narra tous les faits arrivés le matin, rue Saint-Paul, ainsi que la part héroïque qu'y avait prise Michel. La jeune fille parut stupéfiée d'abord, puis elle s'alarma.

— Mon pauvre papa! Et il a souffert ainsi tout seul là-haut...

— Ne le plaignez pas tant. S'il pouvait apprendre la pitié pour d'autres que pour lui... S'il pouvait comprendre la belle nature de ce petit Michel qu'il brutalise chaque fois qu'il le peut.

— Comme vous êtes sévère, docteur, pour mon père!

— Et vous, mon enfant, trop indulgente.

— Que dois-je faire? Lui faire entendre que je connais quelque chose?

— Non, non. Il accusera Michel de vous en avoir parlé! Il a dû le mettre au secret, le bon petit homme, j'en mettrais ma main au feu. Ah! je comprends maintenant pourquoi il a voulu de son aide tout à l'heure...

— Docteur, si la Providence s'était servie de ce moyen pour la rentrée en grâce de notre petit Michel?

— Peut-être!

— Mon père a-t-il été blessé sérieusement?

— Non, je ne le crois pas. Son épaule a été fracturée, toutefois. Il en a pour quarante jours à se reposer ici, le bras en écharpe.

— Que m'apprenez-vous là? Mon Dieu, mon Dieu!

— Allons, du courage! Et profitez du silence qu'il gardera, sans doute, à votre égard, sur tous ces événements. Faites-vous remplacer sans cesse auprès de lui par Michel. Donnez une ligne de conduite à suivre à cet enfant. Qui sait ce qui pourra en résulter! Votre père finira, peut-être, par être touché du silence généreux que devra garder cet enfant... Ah! c'est une complicité que ni votre père, ni votre Michel, n'auraient prévue, certes!... Mais, pourquoi pleurer, Mathilde? Je suis là pour vous aider. Dès demain, que ce cher Octave le veuille ou non, je le soumettrai à un examen général, afin de m'assurer qu'aucune autre suite fâcheuse qu'une épaule démise ne soit à craindre...

Bonsoir, bonsoir, ma bonne enfant. A demain, de très bonne heure!

Marie-Claire DAVELUY

(A suivre)

Pour nous récréer...

Lili, dit la maman, je t'ai déjà avertie, de ne pas mettre les noyaux sur la nappe, mais de les rassembler dans le coin de ton assiette.

— Mais maman, j'ai beau chercher, je ne trouve pas le coin!

MIEUX QUE ÇA

— Mon cher, j'ai connu un homme qui imitait si bien les oiseaux que dans son jardin ils accouraient tous autour de lui.

— Eh bien, moi, j'ai vu un de mes amis qui, lorsqu'il imitait le soir le chant du coq, faisait lever le soleil!

Le chauve. — Vous avez envie de faire des farces sur mes cheveux?

Le farceur. — Sachez, monsieur, que je ne dis jamais du mal des absents.

— Baptiste, vous n'avez pas essuyé ce meuble, aujourd'hui?

— Madame devrait bien voir que ce n'est pas de la poussière d'aujourd'hui, il y en a trop épais.

PROPOS DE CHASSE

— Moi, quand je vise, je tourne mon fusil cinq ou six fois autour du but, en approchant insensiblement autour du centre.

— Mais alors, vous ne visez pas?

— Qu'est-ce que je fais donc?

— Vous *vissez*!

— Garçon, ces huîtres ne sont pas fraîches?

— Monsieur doit se tromper; au surplus, je ne suis pas dedans.

— Cela ne prouve qu'une chose: c'est que vous n'êtes pas à votre place.

Lu à la porte d'un cimetière:

Ici on n'enterre que les morts vivant dans la paroisse.

Mais j'é croyais que tu savais lire?

— Oui, je sais lire toutes mes lettres quand elles sont dans l'ordre; mais dès qu'elles sont mélangées pour faire des mots, je n'y comprends plus rien.

Une page d'histoire



ANTOINE GERIN-LAJOIE

De tous nos écrivains canadiens, Antoine Gérin-Lajoie est un de ceux qui se préoccupèrent le plus du développement de notre littérature canadienne.

Antoine Gérin-Lajoie naquit à Yamachiche le 4 août 1824. Il fréquenta d'abord l'école de son village. A douze ans, il entra au séminaire de Nicolet. Dès le début de ses études classiques, il montra un goût prononcé pour les lettres. A 18 ans, il composait une tragédie en vers intitulée **le Jeune Latour**; elle fait partie du **Répertoire national** de 1893. Parmi les poèmes qu'il écrivit au collège, le folklore canadien lui doit la populaire chanson **Un Canadien errant**.

Ses études classiques terminées, en 1844, n'ayant pas les moyens de suivre un cours de droit, comme il le désire, il fait du journalisme jusqu'en 1847. L'année suivante, il est admis au Barreau.

Mais il renonce bientôt à la pratique de sa profession qui ne convient guère à son tempérament doux et timide. Il accepte la fonction de copiste et de payeur au ministère des Travaux publics. Son **Catéchisme politique** sur l'organisation politique au Canada date de cette époque.

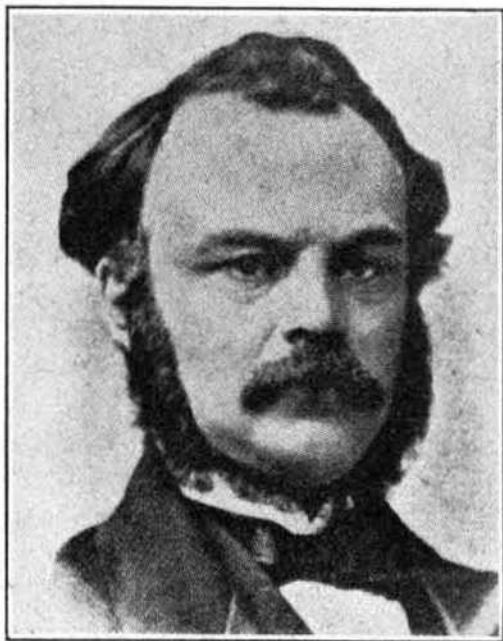
En 1852, il devient traducteur à l'Assemblée législative de Québec. Quatre ans après, il est nommé bibliothécaire au Parlement fédéral. Il confesse dans ses **Mémoires** être **dans la position qui convient le mieux à ses goûts**.

C'est alors qu'il s'occupe le plus de littérature. Il collabore à la fondation des **Soirées Canadiennes** et du **Foyer Canadien**. Dans cette dernière revue, il publie son roman **Jean Rivard**, la plus goûtée de ses oeuvres, parce que la plus franchement canadienne.

A sa mort, en 1882, il venait de compléter un important ouvrage qui ne fut publié qu'en 1888 sous le titre: **Dix ans d'Histoire du Canada**, de 1840 à 1850, se rapportant à l'établissement du gouvernement responsable.

Antoine Gérin-Lajoie avait été secrétaire de la **Société de Saint-Jean-Baptiste** en 1845 et président de l'**Institut canadien**. Il avait épousé en 1858, Joséphine, fille du grand publiciste Etienne Parent.

Les Canadiens français se doivent de prendre exemple sur un homme qui aima son pays de toute son âme. Ils feront oeuvre constructive s'ils encouragent **la Sauvegarde**, la seule compagnie canadienne-française d'assurance sur la vie. Elle offre, il ne faut pas l'oublier, les mêmes avantages que toutes ses concurrentes.



ANTOINE GERIN-LAJOIE
1824 - 1882



CADEAUX de CHOIX pour les JEUNES

Albums illustrés, Livres de contes périodiques, Histoire en images
Lectures choisies

Collections pour bibliothèques scolaires, Bibliothèque scoute:

Technique du scoutisme, Récits scouts

Albums pour collections de timbres-poste, Assortiment de timbres-poste de tous pays,
Charnières.

54 ouest,
rue Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

(Nos magasins ferment à 1 heure le samedi)

rentes viagères



Vivre au jour le jour: preuve de myopie morale: c'est se payer le présent. Il faut aussi acheter l'avenir: chacun aura sa rente viagère ou la misère sera bientôt le lot de tous. L'imprévoyance, c'est la machine pneumatique des trésors publics.

❖ CAISSE ❖
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

55 ouest, rue S.-JACQUES
Montréal — HARBOUR 3291

garanties